L'Initiation



Revue philosophique des Hautes Études

PUBLIÉE MENSUELLEMENT SOUS LA DIRECTION DE

PAPUS O.

Docteur en médecine — Docteur en kabbale

39e VOLUME. — 11me ANNÉE

SOMMAIRE DU N° 8 (Mai 1898)

Tout ce qui concerne la Rédaction et les Echanges doit être adressé Villa Montmorency, 10, avenue des Peupliers, Paris.
Administration, Abonnements : 5, rue de Savoie
Chamuel, éditeur.

Le Numéro : UN FRANC. — Un An : DIX FRANCS

PROGRAMME

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'*Initiation* est l'organe principal de cette renaissance spiritualiste dont les efforts tendent :

Dans la Science, à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

Dans la Religion, à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'*un même ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

Dans la Philosophie, à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une Synthèse unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

Au point de vue social, l'*Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *cléricalisme* et le *sectarisme* sous toutes leurs formes ainsi que la *misère*.

Enfin l'*Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie, phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'*Initiation* expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte, parmi ses 60 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

La première partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie (*Littéraire*) contient des poésies et des nouvelles qui exposent aux lectrices ces arides questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

L'*Initiation* paraît régulièrement du 15 au 20 de chaque mois et compte déjà huit années d'existence. — Abonnement : 10 francs par an.

(Les collections des deux premières années sont absolument épuisées.)



PRINCIPAUX RÉDACTEURS ET COLLABORATEURS DE *l'Initiation*

1°

PARTIE INITIATIQUE

AMO — F. CH. BARLET, S.·. I.·. ℵ — GUYMIOT. — MARC HAVEN, S.·. I.·. ℵ — JULIEN LEJAY, S.·. I.·. ℵ — EMILE MICHELET, S.·. I.·. (C. G. E.) — LUCIEN MAUCHEL, S.·. I.·. (D. S. E.) MOGD, S.·. I.·. — GEORGE MONTIÈRE, S.·. I.·. ℵ — PAPUS, S.·. I.·. ℵ — SÉDIR, S.·. I.·. ℵ. — SELVA, S.·. I.·. (C. G. E.)

2°

PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

ABIL-MARDUK. — AMELINEAU. — ALEPH. — Dr BARADUC. — SERGE BASSET. — Le F.·. BERTRAND 30° .·. — BLITZ. — BOJANOV. — JACQUES BRIEU. — CAMILLE CHAIGNEAU. — CHIMUA DU LAFAY. — ALFRED LE DAIN. — G. DELANNE. — ALBAN DUBET. — FABRE DES ESSARTS. — Dr FUGAIRON. — DELÉZINIER. — JULES GIRAUD. — HAATAN. — L. HUTCHINSON. — JOLLIVET-CASTELOT. — L. LE LEU. — L. LEMERLE. — LECOMTE. — NAPOLÉON NEY. — HORACE PELLETIER. — G. POIREL. — RAYMOND. — Dr ROZIER. — Dr SOURBECK. — L. STEVENARD. — THOMASSIN. — G. VITOUX. — HENRI WELSCH. — YALTA.

3°

PARTIE LITTÉRAIRE

MAURICE BEAUBOURG. — JEAN DELVILLE. — E. GOUDEAU. — MANOËL DE GRANDFORD. — JULES LERMINA. — L. HENNIQUE. — JULES DE MARTHOLD. — CATULLE MENDÈS. — GEORGE MONTIÈRE. — LÉON RIOTOR. — SAINT-FARGEAU. — ROBERT SCHEFFER. — EMILE SIGOGNE. — CH. DE SIVRY.

4°

POÉSIE

CH. DUBOURG. — RODOLPHE DARZENS. — JEAN DELVILLE. — YVAN DIETSCHINE. — CH. GROLLEAU. — MAURICE LARGERIS. — PAUL MARROT. — EDMOND PILON. — J. DE TALLENAY. — ROBERT DE LA VILLEHERVÉ.

L'INITIATION (RENSEIGNEMENTS UTILES)

DIRECTION
Villa Montmorency, 10, aven. des Peupliers
PARIS-AUTEUIL
DIRECTEUR : PAPUS
DIRECTEUR ADJOINT : Lucien MAUCHEL
Rédacteur en chef :
F.-Ch. BARLET
Secrétaires de la Rédaction :
J. LEJAY — PAUL SÉDIR

ADMINISTRATION
ABONNEMENTS, VENTE AU NUMÉRO
CHAMUEL
5, Rue de Savoie
PARIS

FRANCE,	un an.	10 fr.
ÉTRANGER,	—	12 fr.

RÉDACTION. — Chaque rédacteur publie ses articles sous sa seule responsabilité. L'indépendance absolue étant la raison d'être de la Revue, la Direction ne se permettra jamais aucune note *dans le corps* d'un article.

Prière d'adresser tous les échanges : Villa Montmorency, 10, avenue des Peupliers, Paris.

MANUSCRITS. — Les manuscrits doivent être adressés *à la rédaction.* Ceux qui ne pourront être insérés ne seront pas rendus à moins d'avis spécial. Un numéro de la Revue est toujours composé d'avance : les manuscrits reçus ne peuvent donc passer au plus tôt que le mois suivant.

GROUPE INDEPENDANT D'ETUDES ÉSOTERIQUES

1,600 Membres — 104 Branches et Correspondants — Groupes d'Études fermés

Les Membres ne paient ni cotisation ni droit d'entrée.

Pour tous renseignements, s'adresser par lettre à M. Paul SÉDIR, directeur adjoint, 4, rue de Savoie, Paris, en joignant un timbre pour la réponse.

Principales Sociétés adhérentes au Groupe

ORDRE MARTINISTE
ORDRE KABBALISTIQUE DE LA ROSE † CROIX. — ÉGLISE GNOSTIQUE
SOCIÉTÉ ALCHIMIQUE DE FRANCE





PARTIE INITIATIQUE

LE

Traité élémentaire de Science Occulte

Comme à toutes les époques de civilisation avancée, les peuples, las d'avoir vécu, d'avoir trop répandu leurs idées, leurs influences, leurs activités, quittent les soucis de la prospérité matérielle pour entrer, par des voies diverses, dans une période d'évolution plus idéaliste; notre siècle s'inquiète de l'au delà et se montre curieux des manifestations mystérieuses de l'Inconnu insondable que nos contemporains pressentent vaguement autour d'eux, et qui les dévorera s'ils ne résolvent pas son énigme, comme autrefois le sphinx de la légende aux portes de la Thèbes antique.

Semblable à son aînée, au vaisseau mystérieux qui porta pendant plus de soixante siècles la civilisation formidable des habitants de l'Egypte, la capitale de la France, Paris, Bar-Isis, la barque d'Isis, est de-

4



venue le refuge de tous ceux qui consument leur vie à la recherche de l'Inconnu. Le nombre de ces assoiffés de certitude et de repos est bien plus grand qu'on ne le pense; mille symptômes l'indiquent à ceux qui savent les voir; et c'est peut-être à leur appel désespéré que l'Invisible répond en ce moment par des manifestations étranges et puissantes.

L'Occulte règne, en effet, maître incontesté, sur la pauvre créature humaine, ballottée misérablement « sur l'Océan sans fin des ombres, des reflets et des formes ». L'Occulte, — tout ce que nous ignorons, tout ce que nous n'avons pas expérimenté, tout ce que nous n'avons pas vu, — est là qui nous oppresse et qui pèse irrésistiblement sur nos fronts : il nous hallucine, nous envoûte, nous suggestionne, nous berce d'espoir, nous désespère, et trop souvent nous tue. Pourquoi tant de suicides? Les enfants mêmes prennent goût à cette insulte suprême qu'ils jettent à la face de l'incompréhensible Destin qui les mit sur cette terre de malheur. — Dans les rues, sur nos boulevards, cherchez les figures sereines et heureuses? Dans nos livres, dans nos œuvres d'art, cherchez la force, le bonheur, où même la bonté? Mais tout cela a été dit et redit; les romanciers en ont fait de fort subtiles peintures, les médecins, très fiers d'avoir retrouvé les rudiments de la thérapeutique mentale, ont élaboré la « psycho-physiologie », et les désespérés continuent à être malheureux, et les puissants continuent à être les méchants.

Cependant demeure chez tous la notion obscure que le Beau, le Bien et le Vrai ne sont pas que des



mots, qu'un état social harmonieusement organisé doit pouvoir se trouver autre part que dans l'imagination des utopistes, que l'Idéal existe et le Bonheur n'est pas une chimère.

Ils ont raison ceux-ci, rêveurs obstinés de qui les ailes battent sans cesse vers les cieux; ces utopies furent autrefois de splendides réalités et elles redescendent encore, dans l'Avenir, pour faire régner sur notre malheureuse planète la bénédiction, la concorde et la paix.

Mais comment, je ne dirai pas réaliser ce grand-œuvre surhumain, mais lui préparer les voies? Où trouver les paroles puissantes qui arrêteront le bras levé du militarisme, qui feront retentir chez les grands des verbes de clémence, qui pourront ouvrir à la pitié le cœur du riche? De telles paroles, l'Humanité terrestre en a entendu au cours de la jeunesse, et, prosternée d'admiration, elle a divinisé ceux qui les proférèrent.

Trois cents millions de Jaunes rendent depuis cinquante siècle le culte muet à l'un de leurs initiateurs, Lao-Tze; cent millions d'Ariens célèbrent dans leurs dialectes sonores la bonté de Kristma, et sa sublime doctrine du renoncement ; trois cents millions d'hommes de toute race se prosternent tous les jours devant la face souriante du dernier Bouddha; les légions inpétueuses se groupent sous l'étendard du Croissant et invoquent matin et soir « Allah, puissant et miséricordieux »; seul, le doux Galiléen cherche, parmi les flots de ses fils blancs, quelques cœurs simples et quelques âmes de charité : et c'est à peine



si l'ardent élan de leur dévotion parvient à se faire entendre dans le tumulte de la paix armée, dans les hurlements des Bourses d'agioteurs, dans le fracas des bagnes de l'industrie, dans les râles des cris de débauche, dans les métropoles gangrenées.

*
* *

D'où venaient ces êtres divins, dont les noms sont revêtus de l'adoration des multitudes? Toute la science des philosophes, toute l'érudition des archéologues s'évertuant à réduire leur passage parmi les humains à la valeur d'un symbole astronomique; le scepticisme d'un Voltaire, d'un Renan, ou le fatras d'un privat-docent, voulant ne laisser voir en Jésus qu'un révolutionnaire extrêmement habile, n'expliquent en rien la force providentielle de ces hommes.

Où avaient-ils puisé leur force morale indomptable? D'où le prestige impérieux et ensorceleur de leur geste? De quelle école, leur science déconcertante? De quelle faculté médicale, leurs miracles de thérapeutique? Leur mission, de quelle autorité? Quelle doctrine inspirait leur charité? Quel idéal les faisait courir au sacrifice?

Voici l'occulte, le non-manifesté, le latent, le non-vu; répondre à chacune de ces questions demanderait autant d'existences d'un labeur ininterrompu. Cependant comment le faire parler, comment apprendre sa langue, comment entendre ce qu'il nous dit? C'est ici que les voies diffèrent et que chacun cherche et trouve un chemin personnel; cependant tous les che-

mins se ressemblent, en tant que chemins ; seule diffèrent les façons d'y avancer.

Pour nous autres modernes, bien loin de pouvoir, comme les anciens aspirants aux Mystères, avancer d'un pas harmonieux, il nous faut envoyer d'abord notre intelligence à la découverte ; ensuite nous permettons à notre cœur de s'émouvoir à la contemplation des paysages entrevus, et ce n'est qu'après que notre corps se baignera dans une atmosphère plus pure et s'épanouira aux rayons du soleil plus vivifiant.

C'est à l'exploration d'avant-garde intellectuelle que les livres peuvent servir de guide ; et parmi ces guides l'un des plus sûrs dont j'ai moi-même profité est la dernière œuvre de Papus, la réédition du *Traité élémentaire de science occulte.*

Je me rappelle qu'en 1887, lorsque parut ce petit livre sous sa forme primitive, il fut accueilli par les chercheurs encore isolés, par les jeunes étudiants comme les hommes mûrs, avec un empressement égal et une reconnaissance qui n'a pas cessé. Je n'ai pas d'autorité suffisante pour faire ici l'analyse dogmatique des matières traitées, aussi me bornerai-je à souligner les intentions de l'auteur et à rechercher l'esprit dans lequel il faut étudier ce livre. Le mental humain est une machine excessivement compliquée ; c'est pourquoi il ne comprend pas les choses simples, c'est pourquoi il est très rare de voir un auteur compris complètement par un seul de ses lecteurs. Les gens raisonnables prétendent qu'un mot n'a qu'un sens, bien précis et déterminé ; cela est exact pour le mot en soi, mais c'est totalement faux quand un cer-

veau écrit ce mot pour le faire lire à un autre cerveau. Ainsi l'une des entreprises les plus difficiles que puisse concevoir un étudiant, c'est de saisir dans sa simplicité la pensée de l'auteur qu'il médite. Auquel d'entre nous n'est-il pas arrivé, reprenant après l'avoir laissé longtemps dormir sur un rayon, quelque livre doctrinal, d'y redécouvrir une foule d'enseignements, d'analogies, d'idées que ses premières lectures avaient laissé passer inaperçus?

Le livre de Papus a été composé pour servir en quelque sorte de mémorandum et de point de repère. Outre les enseignements généraux de l'occultisme, ce qu'il faut y chercher, c'est la classification organique des diverses branches de la science occulte, leurs relations et leurs points de contact; c'est une sorte d'*arbor scientiæ*, autour duquel tourne le chercheur pour choisir la branche, la fleur, le fruit ou même la racine qu'il se propose d'étudier.

Je dirai même plus au risque d'être taxé de partialité envers quelqu'un à qui je dois beaucoup. Le *Traité élémentaire de science occulte* peut, à lui seul, donner du labeur pour plusieurs années de travaux et remplacer pendant ce temps, pour l'*homme de désir*, toute une bibliothèque. Les théories qu'il représente ne sont pas froidement cérébrales, elles sont vivantes, et les preuves de cette affirmation sont visibles, pour qui sait lire entre les lignes, en beaucoup de passages. Or, ainsi que le dit excellemment Papus, la science n'est vivante que si elle prend sa source dans le principe de l'Amour; et l'individu atteint l'Amour par le sacrifice personnel.

La plus belle qualité d'un livre de « science » est de faire expérimenter au lecteur qu'il le conduit au principe de toute vie et de toute lumière, je veux dire au cœur même du Verbe incarné voici bientôt deux mille ans. C'est, je crois, le but secret que Papus s'est proposé ; félicitons-le, nous tous, ses élèves et plus ou moins ses débiteurs, de l'avoir atteint d'un élan aussi vigoureux.

SÉDIR.





PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

Des Sorciers et Magiciens modernes

EN BÉARN

Par Henri Probst-Biraben

La dernière sorcière fut brûlée à Pau, en mai 1672, et les cahiers des Etats du Béarn demeurent dès lors muets jusqu'à nos jours. Les sorcières ou *broutches* (1) n'ont point cependant disparu pour cela, et, si les personnages officiels n'ont pas connaissance de leurs maléfices, les rebouteux des Pyrénées s'attachent à les démasquer, à rendre impuissantes leurs forces mauvaises, affirmant ainsi leur existence.

Des uns et des autres, sorciers et bons magiciens, le paysan le plus sot ne parle jamais à l'homme de la ville.

Avouer l'existence des *broutches*, c'est attirer sur soi la colère de ces malveillantesp ersonnes ; parler du magicien, de ses cures et contre-charmes, c'est le

(1) *Broutche*, mot béarnais d'origine inconnue désignant le sorcier ou la sorcière.

dénoncer à la justice pour exercice illégal de la médecine.

Malgré ces obstacles, insurmontables en apparence, il est des moyens pour arriver à posséder sinon la vérité entière, du moins certains renseignements utiles. Nous avons rencontré, sur le terrain des Arts Divinatoires, un bizarre jeune homme élève rebouteux et devin, dont nous tenons de curieux détails, base de notre étude.

La méthode manquait dans son exposition, et nous espérons que le lecteur nous tiendra compte de la difficulté à ordonner de semblables documents.

Des sortilèges proprement dits, nous savons peu de chose, sauf quelques particularités intéressantes sur les envoûtements. Quant aux mœurs, coutumes, remèdes et pratiques des bons magiciens, nous sommes mieux informés.

Il existe des magiciens mâles et des magiciens femelles, décorés en Béarn du titre pompeux de Monsieur de tel endroit, la Dame de tel village (*Lou Moussu* ou la *Daoumo* de Pau par exemple). Généralement les dames sont somnambules plus ou moins lucides et plus estimées que les Messieurs ; on les nomme dormeuses (*Dormusos*).

Les clients ne leur manquent guère et, par humilité, viennent souvent pieds nus de deux ou trois lieues. Il leur faut parfois même être doués d'une patience peu ordinaire, car ils sont contraints d'attendre leur tour de longues heures. Chacun donne ce qu'il veut, depuis une grappe de raisin jusqu'à des barriques. Le magicien reçoit toujours et ne murmure jamais.



Les façons de vivre de ces bizarres personnages sont presque austères. Ils ne sortent presque pas de leur masure, parlent très peu et suivent un régime spécial, dont les poissons frais (truites ou goujons apportés en présents) et les légumes forment la base. Ce régime ne s'écarte pas sensiblement, comme l'on voit, de celui recommandé par M. Sédir aux psycho-physiciens ou par M. Duwike à ses magnétiseurs. D'autre part, les vêtements des *Moussus* ou des *Daoumos* sont peu luxueux, généralement sombres et semblables à ceux des paysans ordinaires.

Ces mages campagnards connaissent peu la Science Occulte proprement dite et point du tout la Kabbale. Ils révèrent cependant les occultistes et quand, rareté fort prisée, ils viennent en visiteurs, le magicien refuse tout cadeau. Cependant, nous a-t-on dit, ils se font imposer les mains et dicter une prière à prononcer. C'est d'ailleurs ainsi que nous comptons procéder, quand nous irons voir la *Dame du Lys* (1), aux vacances prochaines.

La médecine de Paracelse est leur grand recours; ils distillent des spécifiques, les digèrent dans le pélican, selon les règles mêmes du maître Helvétien. Ils prisent fort la guérison des plaies par la poudre de sympathie, et le traité du chevalier Digby est un de leurs bréviaires. Ils prennent un linge du malade ayant touché la plaie et mettent sur ce linge du sulfate de fer en poudre. Le client guérit, même à dis-

(1) *Dame du Lys*, somnambule et magicienne célèbre des environs de Pau. Nous relaterons notre visite en temps opportun dans le numéro d'octobre prochain.

tance, paraît-il. Chose extraordinaire, ils prétendent qu'un mauvais sorcier pourrait, avec un linge semblable, donner au malade une fièvre mortelle, par la simple exposition du linge à la flamme du feu.

Ils guérissent certains maux, comme les douleurs, les rhumatismes, la fièvre, par les remèdes vivants. Pour cela, ils recommandent au malade d'embrasser un arbre à pleins bras, en prononçant les paroles suivantes :

Per sent Pé ; per sent Paù,
Qué s'en ané lou tou maou.
Au noum deû pay, dé Jésu Chrit (sic),
Aynsi qu'aû noum deû sent Esprit.

Par saint Pé par saint Pau (patrons de locatités) que ton mal s'en aille, au nom du père, de Jésus-Christ ainsi qu'au nom du Saint-Esprit.

La transmission de la maladie à l'arbre se fait généralement très bien, s'il faut les en croire. Ils prescrivent de mettre de jeunes animaux (chiens plus particulièrement) sur le lit des rhumatisants et en contact avec les membres atteints. L'animal prend le mal, à un moindre degré que l'homme, et le cède aux plantes, quand il pénètre dans les prés.

Pour les fièvres intermittentes, ils conduisent leur client sur les bords d'un ruisseau, cueillir des menthes. Devant chaque plante jusqu'à la septième inclusivement, le magicien fait le signe de la croix puis met sur la première feuille de chacun des sept pieds, sept grains de sel ou de pain, tandis que le malade murmure en guise d'oraison :

Adiù qu'et Saludi mendras,
Q'ey la frèbe, tu né l'as pas,
Aci qu'et porti paa et saù,
Ta que m'prendesques lou me maou.

Adieu menthe, je te salue ; j'ai la fièvre, tu ne l'as pas. Ici je te porte du pain et du sel, pour que tu prennes mon mal.

Les cérémonies magiques accompagnent souvent les oraisons patoises, et grande est leur confiance en ces bizarres moyens, dont ils ne comprennent point le sens.

Aussi, quand un enfant est atteint du muguet, le rebouteux le fait mettre neuf fois dans une volière, en disant :

Passe, passe passerie,
Peù hourat de la garie,

Passe, passe muguet par le trou de la volière.

Pour le *crane*, sorte de lumbago, le malade se met à plat ventre et se fait passer neuf fois par le magicien sur la partie souffrante ; durant l'opération il dit :

Naù se ditz lou nouste gat,
Sustout despuix qui m'soy plegat
Mes desplega youm boulery,
Passe-m dessus entam goary.

Naù (onomatopée ou le chiffre 9) dit notre chat, surtout depuis que je me suis plié, mais je voudrais me déplier, passe-moi dessus pour me guérir.

Pour la gale, le rebouteux et le patient s'en vont prendre un bain de rosée dans un champ d'avoine et prononcent trois fois l'oraison : *Per sent Pé*, *per sent Paù*, etc.

La guérison du zona est plus originale encore : Le magicien place le malade sur son dos, fait neuf pas, s'arrête et dit :

D. — « *Qué parti you* ? — Qu'est-ce que je porte ?

Le malade répond :

R. — *Lou cudré* (nom patois du zona). — Le zona.

Et le rebouteux reprend :

Coum n'ey pas hère de bigou,
Aci que paùsi et que descindri.

Ici je fais une pause et je guéris le cudre ; je descends le malade (double sens).

Puis il fait neuf nouveaux pas, en reprenant son fardeau, et l'opération magique est terminée.

Souvent aussi les guérisseurs Béarnais emploient des procédés magnétiques. Ils manient la force ecténique, comme les magnétiseurs de l'Ecole Durville. Remarquons qu'ils soignent très souvent par l'eau et l'huile magnétisées et simultanément prescrites. Ils ont également soin d'imposer les mains au-dessus des simples qu'ils ordonnent et qu'ils ont d'ailleurs cueillis eux-mêmes ; ils les chargent ainsi, disent-ils, de fluides salutaires.

Ils reçoivent les malades environ trois jours par semaine pour ne point se fatiguer, et, coutume peut-être fort sensée, ils caressent pendant un certain temps des chats noirs ou fauves, lorsqu'ils doivent magnétiser. Les nombreux félins dont ils font ainsi leurs commensaux nous apparaissent alors comme moins sataniques.

Après avoir envisagé les procédés médicaux de ces

Messieurs du Béarn, il nous faut, maintenant, parler brièvement tout au moins des charmes et contre-charmes dont ils se servent dans la vie quotidienne.

Ils craignent le pouvoir ennemi de la vieille femme, chaste par obligation et jalouse de la jeunesse perdue, du curé pansu et ignorant, de toutes les personnes enfin dont la malveillante volonté, concentrée par l'absence de passions, pourrait envoûter.

Avant de se coucher, ils mettent une branche de fenouil dans le trou de la porte, en murmurant :

Si passa per hourat, a nœyt nat sourcié boù,
Het plaa senti fenouil et d'entra qu'heùra poù.

Si quelque sorcier veut passer par le trou (de la porte), fais-toi bien sentir, fenouil, et il aura peur d'entrer.

Pour vivre heureux et posséder une clientèle bien fournie, ils placent un pied de joubarbe (*sempervirum*) dans un pot de terre, suspendu au plafond. Ils disent en le plaçant :

Herbê qui t'es arrousade
Au casaou et deus la prade,
Biù loungtemps en ma maysou,
Ta qu'oubtiedguey mon perdou,
Puix après hem plaa mouri,
Chaùsi mielhe ne pouyri.

Herbe qui t'es arrosée, dans le jardin et dans le pré, vis longtemps dans ma maison, pour que j'obtienne mon pardon. Puis ensuite fais-moi mourir, choisi mieux que je ne pourrais.

Pour ne point être envoûté et retourner tout au moins le charme au méchant, ils le bénissent et se signent trois fois.

Si l'ennemi inconnu s'est emparé d'un peu d'eau touchée par eux, d'une mèche de leurs cheveux ou d'une pièce de leur vêtement, un grand danger les menace, et ils sont envoûtés.

Les objets dérobés en secret doivent fournir la matière du volt, et l'affaire est très grave. Il paraît que, dans ce cas, l'envoûteur met à macérer, l'eau, les cheveux ou l'étoffe dans un vase exposé à la lumière lunaire. Après trois jours d'exposition nocturne, il prend un œuf, en brise le gros bout, enlève le blanc et le remplace par le volt. Cela fait, il bouche l'œuf avec un cachet de cire, d'empreinte ctéiforme (1). Il enterre ensuite l'œuf dans un endroit désert et prononce les paroles suivantes en pensant à l'envoûté.

Ben, ben, ben crebo coum u caa
Et puix surtout, soufreches placa.

va, va, va, crève comme un chien et puis surtout souffre bien.

Le rebouteux, prévenu de l'opération par une souffrance aigüe au côté gauche, fait alors et sans retard un contre-envoûtement. Il prend un cœur de mouton frais, prononce sur lui le nom de l'envoûteur, le suspend à la crémaillère, après l'avoir percé de clous.

Souvent même, en le suspendant au-dessus de l'âtre, il dit en béarnais :

Haût biste tournes d'oun bienes

Allons, vite, reviens d'où tu es venu.

(1) Peut-être le croissant employé à cet effet représente-t-il la lune. Peut-être aussi est-il une altération de la lettre ש.

Pour terminer ce court aperçu des étranges coutumes des sorciers béarnais, il nous reste à parler de sa divination par le sédas (*crible*).

L'opérateur place en cercle des cartons sur le sol, cartons où sont écrites les 24 lettres de l'alphabet. Cela fait, dans un plan perpendiculaire au cercle et le plus près possible du centre, il suspend un crible au plafond, par un fil de soie. Il prononce trois *pater* et un *ave*, puis le sédas (crible) se met à osciller. D'après leurs dires, le crible se dirigerait vers les lettres successives d'une réponse à la question verbale de l'interrogateur.

En résumé, les pratiques médicinales et magiques des magiciens béarnais ne sont guère nuisibles dans la plupart des cas et tout au contraire réussissent souvent de façon merveilleuse.

D'autres part, les paysans ont davantage confiance en celui qu'ils voient tous les jours qu'en le docteur venu de la ville et qui porte le (*chapeu*) chapeau, comme ils disent. L'un ne les a jamais quittés; l'autre, pour ses études du moins, a vécu dans les grands centres, dont le simple a peur.

Dès lors, pourquoi persécuter les rebouteux et les condamner? Le paysan n'est-il pas libre de se servir à la boutique qu'il veut avec son propre argent?

LE MOUVEMENT SPIRITUALISTE
EN ANGLETERRE

Sous cette rubrique, on a l'intention de faire connaître, de temps à autre aux lecteurs de la *Revue*, les progrès des doctrines et des idées spiritualistes en le Royaume-Uni, sans aucune distinction d'écoles. On signalera aussi les faits remarquables de hantise, de manifestations occultes dûment constatées; on s'appliquera, en un mot, à tenir les intéressés au courant de ce qui se passe dans le domaine des sciences psychiques et hermétiques en Angleterre. L'auteur, qui n'est qu'un observateur, s'abstiendra absolument de donner ses idées personnelles sur les faits constatés, laissant à d'autres mieux placés que lui la tâche d'en fournir les explications et la raison d'être. Il est de ceux qui, après avoir rejeté le symbolisme catholique, ont erré dans le rationalisme protestant, dans le Déisme, dans le Positivisme et dans l'Agnostisme, pour en sortir convaincus que tous ces systèmes sont impuissants à expliquer les procédés cosmiques et à établir une morale pure et élevée. Il a cru voir dans le réveil des sciences occultes et spiritualistes la vraie solution des problèmes de l'existence et de la destinée de l'homme; et c'est après s'être convaincu de la réalité des faits parfaitement inexplicables et inexpliqués par la science matérialiste, qu'il a conclu à l'exis-



tence de forces supérieures encore inconnues au plus grand nombre, et dont le secret une fois surpris donnera la clé de nombreux phénomènes cosmiques et psychiques, dont la nature a échappé jusqu'à présent aux recherches des savants positivistes. Persuadé d'un autre côté qu'il est du devoir de tous ceux qui se mêlent d'écrire d'aider dans la mesure de leurs forces à hâter l'avènement du règne de la Sagesse, basé sur les lois immuables de la justice absolue et de la responsabilité individuelle et collective, il espère être de quelque utilité aux chercheurs en leur donnant de temps à autre un aperçu de ce qui se passe ici en Angleterre, dans le domaine de l'Hyperscience.

... Le mouvement spiritualiste ridiculisé par beaucoup il y a quelque vingt ans, époque à laquelle les théories positivistes et matérialistes étaient à l'ordre du jour et où l'on comptait que la physiologie allait expliquer les phénomènes psychologiques, comme la mécanique et la chimie, les procédés cosmiques, a repris de nos jours toute sa vitalité. Les attaques réitérées des écoles adverses, qui le couvraient de leurs traits satyriques et mordants, ont forcé le Spiritualisme sous toutes ses formes à dépouiller ce qui lui restait encore de charlatanisme, pour entrer d'une manière définitive dans les rangs des sciences, où il occupe enfin sa place légitime. Inutile de rappeler ici les expériences de Crookes, de Wallace, de Lombroso, de Rochas, de Dariex, de Gibier, etc., dont les détails doivent être familiers aux lecteurs de cette *Revue;* qu'il suffise de constater que les conclusions de ces maîtres sont tirées de faits bien établis, et que les



propositions qu'ils émettent n'ont pas été énoncées à priori. Le numéro de février 1898 des *Proceedings of the Society for Psychical Research* ajoute une nouvelle preuve à leurs théories : sous un titre quelque peu confus, le docteur Richard Hodgson, de Boston, secrétaire de la branche américaine de la dite Société, étudie un certain nombre de phénomènes parfaitement contrôlés, qui tendent à prouver non seulement l'existence d'une vie ultra-corporelle, mais encore la subsistance de l'identité consciente du moi.

Voici le fait : au mois de février 1892, mourait à New-York, victime d'un accident, un jeune homme désigné dans le compte rendu dont je parle, sous le nom de George Pelham. Par profession, il était homme de loi, mais par goût, littérateur et philosophe, et avait même publié deux ouvrages qui lui attirèrent les suffrages du public intellectuel. Bien qu'il eût habité New-York depuis deux années à l'époque de sa mort animale à l'âge de 32 ans, il avait connu à Boston le Dr Hodgson et avait longuement discuté avec ce dernier les probabilités et les improbabilités d'une vie ultra-corporelle. Cependant George Pelham, bien qu'il fût associé de la Society for Psychical Research, était des plus sceptiques au sujet de la subsistance après la dissolution matérielle de la personne visible, d'une identité quelconque ; au sortir d'une séance spéciale arrangée par un comité scientifique scrupuleux, et dans laquelle un fameux médium américain avait produit des phénomènes étonnants, G. Pelham, loin d'être convaincu, avait déclaré hautement que tout cela n'était qu'un cas d'hyperes-



thésie de la part du médium. Cela se passait à Boston, quatre ans avant la mort de G. Pelham à New-York. Cinq ou six semaines après l'accident qui avait coûté la vie à son ami, le Dr Hodgson assista à une séance du médium précité, apportant avec lui quelques objets qui avaient appartenu à G. Pelham, et accompagné d'un intime ami du défunt, M. Hart. Pour réaliser l'évidence frappante de ce qui va suivre, je dirai tout d'abord que le médium en question n'opérait qu'à l'état de catalepsie complète, état si profond et si absolu, qu'aucun souvenir ne lui restait au réveil. Les articles qui avaient été en la possession de G. Pelham durant sa vie corporelle, furent remis au médium, Mme Piper, qui était au moment, dans un état de catalepsie et sous l'influence d'une force intelligente qui se donnait le nom de Phinuit. Après un court espace de temps, Phinuit informa les assistants par la bouche du médium inconscient, que G. Pelham était présent et désirait leur parler. L'entité qui personnifiait George Pelham, donna alors ses noms et prénoms en entier, ainsi que ceux de plusieurs de ses amis intimes, mentionnant en même temps leurs affaires les plus secrètes. A cette même séance, on put constater que la force intelligente qui contrôlait le médium, avait connaissance de deux distincts ordres de faits, tous parfaitement inconnus aux assistants :

1° Faits intéressants George Pelham, *postérieurs* à sa mort ;

2° Faits et souvenirs spéciaux appartenant à la personnalité de George Pelham *antérieurs* à sa mort.

Ce fût le commencement d'une série de messages de George Pelham à ses amis; les expériences couvrent un espace s'étendant de 1892 à 1897, et pendant toute cette durée, la personnalité de l'individu supposé, loin de montrer aucun signe de désintégration, a au contraire évolué vers une intégration plus persistante et plus parfaite. De nombreux docteurs et amis du défunt furent présents à ces séances, et le médium offrit... à quelques-unes, le curieux spectacle d'un être en état complet d'inconscience cataleptique, influencé par trois entités différentes; Phinuit employant ses organes vocaux, G. Pelham écrivant avec sa main droite, et une autre intelligence avec sa main gauche. Je ne saurais mieux terminer cet aperçu qu'en traduisant littéralement une entrevue que ledit G. Pelham, eut avec un de ses anciens camarades de collège, et qui fut immédiatement reproduite en sténographie.

« G. P. — Est-ce toi, Jim? Parle-moi vite. Je ne suis pas mort : ne me crois pas mort, Je suis très aise de te voir. Peux-tu me voir? Ne m'entends-tu pas? Je suis heureux ici et surtout depuis que j'ai découvert que je pouvais communiquer avec vous. J'ai pitié de ceux qui ne sont pas à même de parler... J'ai parlé à John de quelques lettres. . . . .

... Je viens juste de m'éveiller à la réalité de la vie après la mort... C'était comme d'épaisses ténèbres, et tout d'abord je ne pouvais rien distinguer... l'heure la plus sombre est avant l'aurore. . . . . . .

. . . .

Question : Ne fus-tu pas surpris de te trouver vivant ?

G. P. — Tout à fait. Je ne croyais pas à une vie future... c'était au-dessus de mon raisonnement ; maintenant, c'est clair comme le jour. Nous avons un double astral du corps matériel... Jim, qu'est-ce que tu écris ?...

Question : Connaîtra-t-on la possibilité de communiquer ?

« On est sûr d'y parvenir... ce n'est qu'une « question de temps... »

J'abrège nécessairement cet extrait, mais il suffira, amplement, je crois, pour établir : que des communications régulières ont été reçues pendant un laps de temps considérable (5 ans) d'une force consciente se donnant pour le défunt George Pelham, et montrant toutes les particularités dudit, pendant sa vie terrestre, ainsi qu'une connaissance parfaite de sa plus intime existence :

Que ces phénomènes ont été examinés, contrôlés et étudiés par des docteurs et nombre d'autres personnes dignes de foi, n'ayant ni intérêt aux sciences psychiques, ni connaissance d'elles ;

Que toutes ces personnes ont affirmé reconnaître la personnalité de George Pelham ;

Que ces faits ne peuvent être expliqués par la science matérialiste et sont du domaine de l'hyperscience ;

Qu'enfin, si les faits se sont passés comme rapportés, on est forcé d'admettre que le docteur Hodgson

et ses amis ont pendant cinq années reçu des messages d'outre-tombe, qui tendent à prouver la subsistance de la personnalité après la désincarnation, et son évolution continuée vers un mieux infini.

... Qu'est-ce que Messieurs les positivistes ont à répondre à cela? Ils hausseront les épaules, mais ce ne sera pas une explication des phénomènes en question; et ceux qui comme moi sont dans les humbles rangs des observateurs encore tâtonnant dans les ténèbres de l'ignorance, à la recherche de la vérité, feraient mieux de dire avec l'illustre Shakespeare :

There are more things in heaven and earth
Than are dreamt of in our philosophy.

PAUL GOURMAND.

GALVANOMÈTRES & FORCE PSYCHIQUE

La Société des sciences psychiques a nommé une commission pour étudier les expériences de M. de Puyfontaine; je faisais partie de cette commission et je dois déclarer que l'étude que nous avons faite est bien incomplète et ne peut amener à aucune conclusion ferme.

Le galvanomètre de M. de Puyfontaine est un fort bel instrument, qui ne diffère d'un galvanomètre ordi-



naire que par son fil qui est en argent au lieu d'être en cuivre, mais qui jusqu'à nouvel ordre ne peut être d'aucune utilité; en effet nous ne connaissons aucune de ses constantes. Cet instrument a été construit par Ruhmkorf avec un fil d'argent très fin, de 80 kilomètres de long, sans soudures, voilà tout ce que l'on sait; quand je demande quel est le diamètre du fil, on me répond qu'il n'est pas plus gros qu'un cheveu. On conviendra qu'avec de pareilles données il est difficile de faire une expérience ayant une signification quelconque. Quand on agit sur des forces aussi peu importantes que celles que nous voulons constater, les questions de mesure priment tout. En outre nous avons passé en tout une heure et demie dans le laboratoire de M. de Puyfontaine : une partie du temps a été employée à discuter, chacun donnait son avis et nous avons fini par convenir que nous allions simplement faire des expériences et que nous discuterions ensuite. Aussitôt sortis, nous nous sommes séparés sans avoir rien discuté.

Voyons donc quelles conjectures nous pouvons faire pour tirer un profit, quelque minime qu'il soit, des expériences que nous avons faites.

Le fil du galvanomètre a dû être étiré aussi fin que possible; supposons qu'on lui ait donné 15/100 de millimètre de diamètre, ce qui lui ferait une section $\frac{\pi d^2}{4} = 0^{mm^2},0176715$ qui multipliée par 80.000 mètres, longueur du fil, donne un volume de $1^{dm^3},41372$. En doublant ce volume pour tenir compte de l'isolant, on aurait un volume total d'environ 3 décimètres cubes, ce qui correspond assez bien à l'apparence. Si

le volume, toutefois, était plus petit, cela prouverait que le fil est plus fin que je ne le suppose, et mes conclusions seraient encore vraies. En prenant 10,47 pour la densité de l'argent, le poids serait de $14^k,802$. A supposer que le fil ait été recuit, la résistance des 80 kilomètres serait de 67.520 ohms. Avec une pareille résistance une différence de potentiel aux bornes de 1 volt donnerait une intensité de 14,81 millionièmes d'ampère.

M. de Puyfontaine possède en outre deux boîtes de résistance dont la somme est de 23.000 ohms. En les intercalant dans le circuit, on a une résistance totale de 90.520 ohms, pour lesquels 1 volt donnerait 11,04 millionièmes d'ampère. Enfin, si l'on ajoute la résistance du corps humain, très variable selon le degré de moiteur des mains, on peut arriver à 100.000 ohms, soit, pour 1 volt, 10 millionièmes d'ampère.

On voit combien les résistances additionnelles modifient peu le résultat.

Calculons maintenant le champ probable produit par une intensité de 1 millionième d'ampère seulement : $H = \frac{2\pi n I}{r}$. Nous ne connaissons pas le nombre de tours, mais nous connaissons la longueur du fil. L'enroulement n'est pas circulaire, mais rien ne nous empêche de calculer comme s'il l'était, le résultat sera plus faible et ma démonstration n'en aura que plus de valeur. Si nous multiplions par r les deux termes de la valeur de H, nous aurons $H = \frac{2\pi r n I}{r^2}$; $2\pi r$ est la longueur de l'une des spires et

n le nombre de ces spires, $2\pi rn$ est donc la longueur totale du fil que nous appellerons l, et la formule définitive devient $H = \frac{lI}{r^2}$.

Nous allons maintenant supposer que toute la force est concentrée sur une spire moyenne de rayon r et de longueur $l = 80$ kilomètres; nous prendrons $r = 10$ centimètres, ce qui doit être à peu près exact. Dans ces conditions, nous aurons :

$$H = \frac{8.000.000 \times 0,0000001}{100} = 0,008 \text{ unités c. g. s.}$$

J'ai pris $l = 8.000.000$ au lieu de 80.000 parce que ce sont des centimètres qu'il faut prendre, l'unité c. g. s. étant le centimètre et non le mètre; de même j'ai pris $I = 0,0000001$ au lieu de 0,000001 parce que 1 unité c. g. s. vaut 10 ampères.

On voit que dans ces conditions 1 milionième d'ampère donne un champ de 8 millièmes d'unité.

La force qui fait dévier l'aiguille est égale au produit de son moment magnétique par l'intensité du champ supposé homogène, ce qui n'est pas loin de la vérité vu les faibles distances, $F = MH$. Je n'ai aucun élément pour apprécier ce moment, mais il est certainement assez grand pour produire une force très appréciable, l'aiguille doit être aimantée au maximum. En outre, cette force doit être doublée en raison de la seconde aiguille qui forme le système astatique (1).

(1) Pour fixer les idées, nous pouvons encore ici proposer une hypothèse et calculer le moment magnétique des aiguilles à l'aide de la relation qui existe entre ce moment et la force portante de l'aimant; nous avons $M = \sqrt{\frac{\alpha\lambda\nu}{2\pi}}$.

α — force portante, en dynes;

La résistance que cette force a à vaincre se compose uniquement de la force antagoniste créée par le champ terrestre $F' = (M - M')h$, en appelant M le moment magnétique de la première aiguille, M' celui de la seconde, qui agit en sens contraire, et h la composante horizontale du champ terrestre. $h = 0,195$ bien supérieur à H, mais les aiguilles étant astatiques, F' sera aussi petit qu'on voudra, il serait même nul si l'on faisait $M = M'$. La torsion du fil de cocon peut être considérée comme nulle, Coulomb a pu en tordre un d'un tour entier sans faire dévier l'aiguille ; la masse de l'aiguille elle-même est très faible (1).

Ainsi, j'ai le droit de considérer ce galvanomètre comme sensible à 1 millionième d'ampère, ce qui

---

λ — distance des deux pôles, en centimètres ;

ν — volume, en centimètres cubes, de l'aiguille supposée d'une longueur égale à la distance des deux pôles.

Nous supposerons qu'il faille 4 grammes pour arracher une armature portée par l'aiguille, $\alpha = 4 \times 981 = 3924$ dynes, $\lambda = 2$ centimètres, et $\nu = 0^{cm3},02$.

$$M = \sqrt{\frac{3924 \times 2 \times 0,02}{6,28}} = 5.$$

Nous avons vu que pour un milionième d'ampère $H = 0,008$, $HM = 0,04$; la force doit être doublée, puisqu'il y a deux aiguilles ; nous avons donc $F = 2HM = 0,08$, dyne $= 0^{gr},0000816$ ou 8/100 de milligrammes pour 10 millionièmes d'ampère, $F = 8/10$ de milligramme, force qui est loin d'être négligeable, surtout quand on remarque que j'ai pris α très faible, l'aiguille peut certainement porter plus de 4 grammes.

(1) Il est bien entendu que tous ces calculs ne servent qu'à raisonner sur une approximation ; en pratique, ils sont bien inutiles, il n'y a qu'à étalonner le galvanomètre par des procédés que tous les physiciens connaissent, et qui sont très faciles à exécuter. Il n'y a pas besoin pour cela de démonter l'instrument.



pour une résistance de 100.000 ohms, correspond à 1/10 de volt. D'une part, cette résistance n'est pas atteinte. D'autre part, la contraction musculaire peut produire beaucoup plus de 1/10 de volt, au moins 5 à 6 fois plus.

Voyons maintenant les expériences qui ont été faites : j'ai pris les conducteurs dans mes mains et j'ai contracté fortement les muscles de l'un de mes bras : l'aiguille n'a pas été déviée d'une quantité appréciable ; il en a été de même pour M. le chanoine Brettes. M. de Puyfontaine, sans effort apparent, a fait dévier l'aiguille de 90° à droite, puis à gauche ; il l'a aussi fait stationner sur une division indiquée à l'avance. J'ai pensé alors et j'ai dit qu'il paraissait y avoir une action différente de celle qui serait produite par une contraction musculaire.

M. A. C., un parent de M. de Puyfontaine, a alors dévissé les conducteurs et mis les fils dans sa bouche, au contact de sa langue ; l'aiguille a été déviée sur la droite, mais il n'a pas pu la faire dévier sur la gauche. M. A. C., s'apercevant que j'étais en face de lui, le regardant, m'a prié de me retirer parce que je soutirais son fluide. Je me suis placé derrière lui, mais il pas n'a eu plus de succès.

M. de Puyfontaine a pris l'un des conducteurs de la main droite, M. le chanoine Brettes a pris l'autre conducteur de la main gauche, puis les deux expérimentateurs se sont donné la main : l'aiguille a été déviée dans un sens.

Nous avons intercalé dans le circuit la résistance additionnelle de 23.000 ohms, ce qui n'a pas empê-

ché M. de Puyfontaine de faire dévier l'aiguille comme auparavant ; ce résultat ne doit pas étonner si l'on se rappelle ce que j'ai dit plus haut du peu d'importance de cette résistance, celle du galvanomètre étant déjà considérable.

Enfin M. de Puyfontaine a mis les deux conducteurs dans une seule main, sans qu'ils se touchent, naturellement : l'aiguille a encore été déviée, mais moins.

Pour abréger je passe sous silence une expérience dans laquelle le P. Peillaube a pu faire dévier l'aiguille par la contraction musculaire, et j'arrive de suite aux remarques que j'ai faites et qui ont modifié complètement mes conclusions.

J'ai *vu* que M. de Puyfontaine crispait une main sur l'un des conducteurs, tandis que l'autre main tenait le second conducteur sans aucune pression. Quand on lui demandait de faire marcher l'aiguille dans l'autre sens, la main crispée se détendait et l'autre se crispait à son tour.

J'ai *vu* que M. A. C., quand il tenait les fils dans sa bouche, avait la figure injectée et les yeux saillants comme lorsque l'on fait un effort considérable. Or la langue est susceptible d'exercer sur les dents une pression qui est loin d'être négligeable, soit d'un côté, soit de l'autre, à volonté.

Nous sommes donc absolument dans les conditions voulues pour manifester l'électricité provenant de la contraction musculaire, ce qui se fait couramment dans tous les laboratoires de physique appliquée à la physiologie.



L'objection qui consiste à dire que pour contracter les muscles il faut de la volonté, n'est pas sérieuse : je ne sais pas ce que la volonté seule peut produire, mais je sais très bien ce que la contraction musculaire est capable de donner.

Reste donc une seule objection : Pourquoi n'ai-je pas pu faire dévier l'aiguille ? Sous le coup de la surprise, j'avais conclu de cette différence d'action à une différence de cause ; mais la réflexion m'a bien vite montré mon erreur. Il faisait froid, je venais de dehors et, comme cela m'arrive toujours dans un cas pareil, j'avais la peau sèche, c'est-à-dire d'une résistance énorme, beaucoup trop grande pour laisser passer une quantité d'électricité capable d'agir sur le galvanomètre ; tandis que M. Puyfontaine pouvait avoir les mains suffisamment moites pour diminuer considérablement leur résistance : la résistance de la peau humide ne dépasse pas 1.500 à 2.000 ohms, tandis que celle de la peau sèche peut atteindre plusieurs centaines de mille ohms ; c'est à cause de cette énorme résistance qu'elle peut s'électriser par le frottement comme un bâton de cire à cacheter.

Maintenant, il est bien entendu que je ne suspecte pas la bonne foi de M. de Puyfontaine, je constate seulement que, croyant se borner à un acte de volonté pur et simple, il appuie son vouloir d'un geste trop énergique, inconscient j'en suis sûr, mais efficace. Il avoue du reste qu'il a fallu un long entraînement pour arriver aux résultats qu'ils nous a montrés. Cet entraînement, qui me manquait totalement, est très favorable à l'éducation musculaire et peut amener à ce

résultat de contracter les muscles utiles à l'action qu'on veut produire et de laisser inertes ceux qui pourraient gêner cette action.

Il est du reste certain, et prouvé par l'expérience, que l'aiguille se refuse à tout mouvement quand le circuit est ouvert, quelque faible que soit la solution de continuité.

C'est justement le contraire qui arrive avec l'instrument du Dr Baraduc: non seulement l'aiguille marche sans contact et, par conséquent, à circuit complètement ouvert, mais cette aiguille elle-même n'est pas magnétique ; avec un pareil instrument, l'action de l'électricité, musculaire en outre, est éliminée d'emblée.

Ce n'est pas avec un galvanomètre qu'il faut essayer de manifester la force psychique, cet instrument ne manifeste que l'électricité, et la force psychique n'est pas de l'électricité.

Du reste, il n'est pas dans la nature de la force psychique de suivre un fil, elle se propage par rayonnement et non par conduction. L'électricité court dans un fil et produit un champ qui rayonne autour de ce fil ; de même l'influx nerveux court dans un nerf et produit un champ qui rayonne autour de ce nerf. Ce champ est-il la force psychique ? Il en est une partie, celle qu'on appelle l'*Aura ;* la force psychique elle-même tient au corps astral. Le champ électrique est composé de lignes de forces qui traversent les corps, mais ne sont pas conduites par eux ; il en est de même du champ psychique, ses lignes de forces traversent tous les corps et ne suivent aucun conduc-



teur. Le champ électrique diminue d'intensité comme le carré des distances, il paraît en être de même de l'aura, mais la force psychique obéit à d'autres lois; elle peut agir, dans certaines circonstances, à des distances énormes aussi facilement que de très près.

Dr F. ROZIER.

LES TROIS VERTUS
ET LA GENÈSE DE L'ESPÉRANCE

Notes de Philosophie mystique

Au docteur Papus,
en communion ésotérique

Ballotté entre la raison et la foi, le monde moderne laissant la raison aux philosophes (?) et la foi aux prêtres (?) se dévoie de plus en plus dans l'instinct, déplorable terme du divorce de deux éléments faits pour réaliser la synthèse de la glorieuse vérité. Philosophes, prêtres, viveurs, prétendent à la possession du critérium que les premiers placent dans l'évidence (ce mythe protéen) les seconds dans la croyance aveugle (cette abdication de la noble intellectualité adamique) les autres dans la sensation émotive (cette écume phosphorescente des fanges de Maïa.)

Ils ne voient pas la seule évidence qui dénonce la VÉRITÉ à l'entendement évolué : l'*amorphisme*, crité-

rium unique de l'Absolu, synthèse neutre, silencieuse, excellemment divine dans l'unité essentielle et toujours intégrale de sa substance que ne différencie pas dans son principe le flux et le reflux du sein trompeur de Maïa.

Ignorants du sens invo-évolutif de la pensée du Silence, ils prennent la différenciation pour base absolue de leurs recherches, éblouis sans retour par les mirages trompeurs des polarisations infinies en nombre de la substance réfractée dans le prisme illusionnant d'Hylé, ils ressemblent à celui qui ne connaîtrait les traits de son visage que d'après les données d'une interminable série de miroirs déformants.

Nous ne pouvons accéder qu'à des connaissances relatives éminemment trompeuses et dont le champ étroit pour l'immense majorité des hommes ne s'élargit aux yeux des pionniers de l'évolution que pour leur montrer ironiquement la subtilité du mirage universel et la tragique facétie des formes.

Savoir qu'on ne sait rien ! Triomphante humilité des élus de la Voie ! Croire que l'on sait tout ! folie légère des papillons du jardin sans issue !

En général, notre individualisme nous aveugle et nous perd alors même que nous nous en défendons le plus énergiquement. Roi de la création, l'homme vautre son esprit couronné de Lumière dans les bouges ténébreux de ses esclaves nés ; il aspire sans cesse à se faire centre (de quoi ?) et de plus en plus engangué dans le concret qui l'enchaîne, il méconnaît l'abstrait qui l'aspire en vain et qu'il blasphème et renie



parce qu'il ne peut l'embrasser et se l'asservir. Colossale aberration qui roule dans ses remous tous les faiseurs de paradis à leur image soit qu'ils le placent au ciel, dans un traité de philosophie ou dans une alcôve.

Toutefois, immense est le stade que nous avons déjà parcouru sur la route de Jacob qui, du noumène va au noumène par le phénomène et, parvenus à ce degré où l'intelligence épanouie sur la crête écumeuse des vagues interroge l'horizon, il est donné à quelques-uns de prendre connaissance de la route achevée, à l'occident de notre éveil à la vie, et de la comparer à celle qui nous reste à parcourir vers l'orient angélique sur les ailes de la conscience acquise.

Le reflux auguste porte maintenant notre vaisseau. Mais la foi antique polarisée dans l'inertie du dogme nous décourage; la philosophie enlisée dans le matérialisme nous dégoûte et nous voyons le monde désorienté se livrer à l'instinct entre Dieu qui ne resplendit pas et Maïa qui phosphore.

La grande avenue de la Foi, c'est l'intelligence. *Fides per intellectum*, a dit celui qu'on a appelé « l'Ange de l'Ecole ».

Et voici que le prêtre aux prises avec la science matérialiste qui se flatte de ruiner le temple hermétique, ignorant qu'il en reçut la double clef qui ouvre et qui ferme, qui *coagule* et qui *résout*, s'affole des découvertes modernes ou s'encanaille avec elles et, méconnaissant dans ses luttes, tout ce que lui donnerait de force triomphante le foyer métaphysique, demande pour ses controverses des clartés au soleil

blanc ! La langue morte du phénomène différencie une fois de plus, et par sa bouche, le nombre vivant du noumène et pasteurs ignorants de brebis indociles, ils consolident en vain un refuge ébranlé hors de la pierre angulaire et méconnue du bercail.

Mais, si puissant que soit, dans les champs désolés d'Hécate, l'eggrégore noir alimenté par les rêves fallacieux de nos inconscientes turpitudes et dessiné par le pinceau même des inconséquents créateurs de Sathan, il ne vaincra pas l'éclat des saintes cohortes de Javeh ! Quand un monde involue Dieu, le brise ; Dieu nous conserve et nous évoluons !...

Il importe donc de ne pas laisser tomber dans la boue irrémédiablement enlisante, cette perle qui est la Foi. Que l'intelligence en illustre le dogme et qu'elle se montre enfin, pierre angulaire et mystique, attrait supérieur de l'évolution humaine, comme Nahash est l'attrait inférieur de l'involution et que, dans son rayonnement, apparaisse son propre verbe : la Charité, afin que, de cette dyade sublime, naisse le souffle puissant et réintégrateur de l'espérance dans l'ordre auguste du Ternaire Divin.

*
* *

La Foi. Un don ? Mais le Christ dit à l'humanité, Samaritaine au *bord* du *puits* : *Si* Scires *donum Dei!* Ce don appelle donc la connaissance de sa nature et cette connaissance ouvrira la *voie* qui mènera l'homme à la *Vérité* source de la *Vie*.

Il est de brèves lignes que récite le prêtre chrétien et catholique à chaque aurore sans être foudroyé par



l'incomparable lumière qui s'en dégage et sans se rendre compte que la raison canonique qui a fixé la lecture de cette page après l'*ite missa est* réside dans son caractère exclusivement initiatique.

C'est, en effet, dans ces lignes admirablement synthétiques que le grand kabbaliste chrétien saint Jean a condensé tout l'ésotérisme de la révélation chrétienne.

De tout principe (1) le VERBE ETAIT. *Et le Verbe était Dieu, car il était contenu en Dieu en puissance. Voilà ce qui existait en principe dans la potentialité divine. Tout ce qui existe est l'œuvre de l'effusion du Verbe et rien n'existe qui ne soit son œuvre. L'essence de la vie était en lui-même et cette essence de la vie est la Lumière qui va éclairer l'homme. Mais la Lumière va luire dans l'obscur chaos et, en effet, les ténèbres ne l'ont pas comprise, en sa nature.*

Voilà bien clairement exposées les données principales du mystère de l'Etre.

En son inaccessible principe l'Absolu que, fidèle à toutes les traditions, Jean nomme Dieu. Cet absolu échappe à toute conception passée, présente et future, il est incognoscible. Jean l'affirmera plus loin lorsqu'il dira (v. 18) : *Personne n'a jamais vu Dieu ; c'est son Verbe, son fils unique consubstantiel à lui-même qui l'a manifesté.* Et par quel moyen ? Jean l'a dit plus haut : par son effusion principe, de tout ce qui existe et essence même de la Lumière.

---

(1) 'Εν 'Αρχῇ et non pas « au commencement » comme traduisent les paroissiens au mépris même du latin : « In principio ».

L'Incognoscible a pensé des puissances qui penseront des êtres qui, à leur tour, rêveront des formes que concrètera l'attract originel du désir en les évoluant dans le champ décevant des métamorphoses sensibles. Désormais le chaos, ce fruit défendu offert par le serpent astral à l'ange de Lumière, grouille dans les abîmes de l'Ether sous l'œil d'une promesse, celle du retour à l'absolu par l'échelle infinie des travaux cosmiques et des évolutions sidérales. *In sudore vultus tui!* Voilà la terre qu'il faut féconder de sueurs et dépouiller de ronces, voilà l'enfantement de douleur qui déchirera désormais le sein fécondé de Maïa.

Unité, Dispersion, Retour. Telle est la loi qui régit le mystère invo-évolutif de l'élément adamique tombé de l'homogénéité, édénique et destiné à la réintégration dans l'unité Zodiacale reconquise.

Mais comment se fera cette œuvre colossale de réintégration nécessitée par une dispersion criminelle, fruit de l'égoïsme pervers ?

Ecoutons saint Jean. Une nouvelle révélation des grands mystères est proche, révélation d'amour que consacrera l'apothéose du sacrifice. Déjà le Thau mystique dessine à l'horizon son signe éternel. Le microcosme humain en illustrera de nouveau le sens régénéré dans les indissolubles noces du contact formel et du sang, et voici qu'un intelligent du Verbe se lève et l'annonce :

« *Jean-Baptiste reçut la mission divine de venir rendre témoignage du Verbe Lumineux afin que tous eussent foi en ce Verbe, selon son témoignage.*

« *Ce n'était pas lui qui était ce Verbe Lumineux,*



mais il en était seulement l'attestateur. Et cette Lumière était la véritable, celle qui éclaire tout homme venant en ce monde (des effigies). *Elle était immanente dans l'univers et c'était elle qui avait confectionné ce monde qui n'a pas reconnu le Verbe venu dans son propre héritage et rejeté par les siens.* »

Remarquons en passant combien saint Jean insiste pour faire bien comprendre que la clarté physique est l'envers de la Lumière métaphysique et ne peut la voir de ses yeux actuels. Inutile de faire un rapprochement entre ces paroles et les enseignements de la Kabbale, il s'impose de lui-même. L'évangéliste continue :

« *Quant à ceux qui accueillirent le Verbe, ils reçurent de lui la faculté de devenir fils de Dieu par leur foi en son nom. Et ceux-là sont ceux qui sont nés de Dieu et non du sang, de la volonté de la chair, ni de la détermination humaine. Et le Verbe s'est révélé ainsi dans la chair, et il a élu domicile en notre nature humaine et nous avons vu sa gloire semblable à celle qu'aurait le Fils unique plein de grâce et de vérité du Père Essentiel. Jean l'atteste en déclarant bien haut : Le Verbe était ce que j'ai dit, celui qui doit venir après moi* A ÉTÉ FAIT *avant moi parce qu'il existait avant moi. Et nous avons tous été participants de sa plénitude, don gratuit qui lui appartient, dont Moïse a été missionné pour transmettre la norme et que Jésus-Christ a confirmé dans la Vérité. Personne n'a jamais vu Dieu, c'est son Verbe, son fils unique consubstantiel à lui-même qui l'a manifesté.* »

Quoi de plus complet ? L'Ineffable Absolu est désigné par l'évangéliste qui l'adore dans son éternelle impénétrabilité. Le Verbe est proclamé selon la loi de sa procession et de son effusion. L'involution est clouée au pilori de son incompétence, fruit de la chute adamique, et voici maintenant la voie évolutive ouverte par le Verbe lui-même qui infuse à ceux qui le reconnaissent en eux-mêmes, le sens de la réintégration adamique clairement indiquée dans son moyen unique : *Devenir fils de Dieu.* Comment, en principe ? En croyant au Verbe et en marchant dans sa voie. Et qu'y a-t-il de commun entre l'homme et le Verbe ? Nous sommes des parcelles de sa totalité. — « Καὶ ἐκ τοῦ πληρώματος αὐτοῦ ἡμεῖς πάντες ἐλάβομεν. *De plenitudine ejus nos omnes accepimus* ». C'est dans ce sens que l'apôtre dira plus loin dans son évangile que Jésus, incriminé de blasphème par les pharisiens qui l'accusaient d'usurper le nom de Fils de Dieu, leur répondit : N'est-il pas écrit dans votre Loi : « *Moi, Ihoah, je vous ai dit : Vous êtes des Dieux !* » (1)

C'est donc en nous affranchissant de la domination du « satellite noir » sous toutes ses formes que nous réintégrerons la vraie lumière du Plérome, corps glorieux et homogène d'Adam. Or, si nous sommes des parcelles étincelantes mais obscurées du Verbe complet, notre origine à tous est la même, notre patrie identique, une seule lumière peut nous éclairer : la Foi ; un seul lien nous réunir pour refaire au Verbe

(1) Ps. d'Asaph. LXXXII, v. 6.



de Dieu, *à notre Verbe ancestral*, son intrégralité sainte : L'Amour !

La Foi est donc un don gratuit, inhérent non à la matière elle-même, non à la vie inconsciente de ses puissances, mais à l'essence primordiale de la vie, à l'étincelle du plérome, partie du foyer naturant pour la périphérie naturée, des effluves glorieuses de l'absolu pour les ombres moutonneuses du relatif dans l'incarnation.

La nature entière a la foi instinctive et la lente évolution de ses règnes le prouve ; dans les ombres de l'objectivité cette foi inconsciente se traduit par l'obéissance aux lois ascensionnelles et prépare le terrain à la Foi libre, consciente, éclairée, susceptible de s'épanouir dans l'esprit de l'être intelligent qui saura en écouter les inspirations.

L'homme arrivé à ce degré d'évolution a toujours chanté dans tous les idiomes la gloire de l'Idée si bien exprimée par les « Orphica » :

« Zeus est le premier et le dernier, la tête et les membres, l'origine de toutes choses, mâle et femelle, support des cieux et de la terre, souffle des êtres, commencement et fin de tout ! »

« Je suis l'Alpha et l'Oméga, le principe et la fin, la Vérité, la Voie et la Vie ! » a dit Notre Seigneur Jésus-Christ.

Est-il besoin de comparer ? La philosophie du Verbe divin n'est-elle pas celle d'Hermès, origine de la philosophie mosaïque ? Aussi saint Augustin en rend témoignage lorsqu'il dit : « Ce qu'on appelle aujourd'hui Religion chrétienne n'a jamais cessé

d'exister! » Et, quand Tibère fit étudier le culte chrétien en Egypte, ses envoyés lui répondirent qu'on ne pouvait que constater sa similitude avec le culte Isiaque. D'autre part, saint Jean reçut ordre de ne pas sceller son livre apocalyptique qui contient toute la révélation du mystère zodiacal.

Tout cela prouve que la science complète la Foi. « C'est là, disait le théosophe Jacob Bœhme, l'aurore et le point du jour magnifique de Dieu, auquel tout ce qui est engendré de la mort pour la renaissance de la vie sera réhabilité et s'élèvera de nouveau. » (*Aurore naissante*, sect. 69.)

L'exotérisme catholique, il est vrai, ne comprend pas ainsi la Foi. « Tel que nous le connaissons aujourd'hui, dit le comte de Maistre, il n'est qu'une *véritable loge bleue* faite pour le vulgaire, mais il dépend de l'homme de s'élever de grade en grade jusqu'aux connaissances sublimes telles que les possédaient les premiers chrétiens qui étaient de véritables initiés, car sa doctrine est un mélange de platonisme, d'origénianisme et de philosophie hermétiquesur une base chrétienne, et il est possible à l'homme de se mettre en communication avec le monde spirituel, d'avoir un commerce avec les esprits et de découvrir les plus rares mystères. »

Le mystère, en effet (de μύειν, *fermer*, et στόμα, *bouche*) n'est pas ce qui est inaccessible, mais ce qui ne doit pas être publié, « *mysteria chartis non committenda* », disait Origène réfutant Celse. Les écrits de saint Clément d'Alexandrie et de saint Cyrille attestent la réalité des Initiations aux premiers siècles

de l'Eglise. Et combien de grands génies eussent été chrétiens de nos jours si l'Initiation leur eût ouvert les yeux !

L'exotérisme chrétien fait, au contraire, de la Foi, un don arbitraire de Dieu fait à ceux-là seuls qui abdiquent leur raison, se basant, peut-être, sur une mauvaise interprétation de saint Paul qui dit que Dieu donne et retire la foi à qui il lui plaît. Sans doute, quand le Dieu qui est en nous en puissance oublie dans la matière ses devoirs envers la Divinité qui est sa source et sa vie, la foi s'obscurcit et se retire du sous-multiple indigne que les instincts dominent et la science n'étant pas accessible au vulgaire, la confiance doit guider sa religion, mais il ne s'en suit pas de là que l'accès du sanctuaire soit fermé aux initiables. Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même, qui a promis le royaume des cieux par réintégration en mode passif aux humbles par l'esprit, n'a eu garde d'oublier de dire que les violents l'emportent d'assaut, « *violenti rapiunt illud.* »

Mais lui-même ayant, par une suprême abnégation pratiqué la réintégration en mode passif, insiste volontiers pour que la Foi résulte d'une confiance absolue plutôt que de la science. « *Credidisti, Thomas, quia vidisti, beati autem qui non viderunt et firmiter crediderunt.* »

L'exotérisme, qui y trouve son compte, a fait un dogme sans issue de ce doux conseil de l'abandon confiant et sans recherches, et voilà pourquoi devant la marée montante de l'incrédulité et du matérialisme, le prêtre est désarmé dans son ignorance profonde

des secrets même de ses propres autels, oubliant, méconnaissant même qu'il n'en a pas toujours été ainsi, car l'Initiation aux mystères du Père et du Saint-Esprit était notoirement pratiquée par la primitive Eglise. « *Recedunt catechumani et non initiati,* » disait le diacre avant les mystères. Ne croit-on pas entendre le « *Procul o procul este profani* » du mystère du rite étrusque à Rome et l'ἑκὰς, ἑκὰς ἔστε βέβηλοι que l'hiérocéryce clamait à Eleusis pour le même objet?

Plus près de nous nous voyons Gerson, dans un discours au Parlement, dire au nom de l'Université de Paris : « Je suis celle qui premièrement en Adam fut inspirée en sa nouvelle création ; je fus celle fondée et renouvelée en Égypte par Abraham et autres fils de Noé, puis transportée à Athènes et nommée Pallas ou Minerve, puis vins à Rome quand Chevalerie y seigneurait, puis par Charlemagne le Grand, fus plantée au grand labeur en France dans la cité de Paris. » Et dans un autre discours à Benoit XXIII le même Gerson représente « cette Université comme cet arbre de Science que Dieu planta de sa main au milieu du Paradis terrestre et les quatre facultés comme les quatre grands fleuves sortis du pied de ce même arbre pour porter partout fertilité et abondance. »

Pauvre Université ! qui a mérité de nos jours qu'un prêtre plus éclairé que ses confrères dénonçât, dans un mémoire aux évêques de France et aux pères de famille, la guerre qu'elle fait à l'Église et à la Société par son monopole dans ces termes remarquables :

« L'Église a une philosophie, qui seule, donne la



solution du problème du monde social; elle a une littérature divine renfermée dans les livres que le Pontificat comprend pleinement, qu'il peut seul expliquer et interpréter; elle a une poésie dont les possesseurs du monopole n'ont pas l'intelligence; des dogmes explicateurs des phénomènes physiques, psychologiques, géologiques; des dogmes positifs et divinement inspirés sur l'état primordial de l'homme et de la nature; seule elle connaît les causes véritables de l'altération et de la dégradation des choses. Il y a pour l'Église une physique sacrée, des notions théologiques certaines sur l'action des causes secondes. Il n'appartient donc qu'à l'Épiscopat d'organiser un système catholique d'instruction pour la jeunesse du royaume. » (Abbé Combalot.)

Eh! oui, il est évident que l'Église a entre les mains le dépôt de la Pansophie hermétique, mais qu'en fait-elle? Il est permis de se le demander devant les luttes du temps présent et les coups de bélier de la soi-disant science actuelle à laquelle elle emprunte ses dernières armes de combat quand, d'un mot, elle pourrait ouvrir l'horizon aux savants de bonne foi et empêcher que le découragement des chercheurs de la vérité trouve loin d'elle le naufrage qui attend leur barque sans boussole.

Fut-ce la seule foi « du charbonnier » qui produisit la lumineuse armée des martyrs et qui enseigna à quelques-uns l'immunité de la douleur par la projection de leur aérosome?

Mais quelque poids qu'aient ces considérations, la Foi, confiance aveugle des humbles ou vertu ignée

des forts, est toujours la Foi, Lumière de Dieu destinée à éclairer l'homme et à lui faire savoir d'où il vient et où il va et par quel moyen il doit, de toute nécessité, progresser vers le but éternel auquel tend l'évolution de son principe spirituel.

Pour le fidèle de l'exotérisme, il y a un danger double : le premier est la routine, en style de chaire, la tiédeur ; le second, moins dénoncé et pourtant si patent, est l'adaptation de l'*œuvre*, cette activité de la Foi à un idéal faux, étroit, dans lequel entrent la rivalité des chapelles, les petits intérêts, l'égoïsme, les petites passions, et, faut-il le dire... une véritable kinésithérapie à l'usage des gens qui ont besoin d'exercice !

La Foi ésotérique n'a pas à compter avec de pareilles petitesses. Celui qui SAIT a sans cesse devant les yeux le mot flamboyant, le quintuple rayonnement mystique. Son adoration est un abîme, sa charité un univers, il sait que l'orgueil est la plus insigne et la plus stérile de toutes les folies ; il croit, il aime et répand en silence sa foi et son amour.

Car le rêve de l'incognoscible fut un songe d'amour ! La Pensée voulait la pure réciprocité de son rayon, mais le rayon rêva à son tour l'étreinte obscure, et le serpent astral déroula ses anneaux indéfinis, chaîne ininterrompue et laborieuse de descente et d'ascension, véritable échelle de Jacob, canal du flux et du reflux des vibrations de l'astre noir que la forme révèle par l'illusionnante matière et dont le destin est de gagner à la sueur de la lutte colossale, mystérieuse et apparemment décevante de la vie cosmique

le pain mystique du véritable amour reconquis, voie unique de la réintégration finale. Aussi tandis que l'exotérisme chrétien sollicite le *pain quotidien*, le véritable initié rétablit dans son sens réel la prière messianique et dit avec l'évangéliste : « *panem nostrum supersubstantialem !* »

Si la foi sort de la racine même de l'Être, l'activité est son essence sur tous les plans de l'univers, car le repos n'existe que dans le Nirvâna de l'absolu : l'envers de cette activité, sa mort qui entraîne celle de la foi, c'est l'égoïsme et l'intérêt. Mais l'autre côté, la face divine et éternelle de cette activité utile, nécessaire, indispensable, c'est le contraire de l'égoïsme, c'est l'amour, la charité, l'altruisme. Aimez Dieu pardessus tout et *votre prochain comme vous-même*, a dit le Seigneur, voilà *toute* la loi et les prophètes. Il n'est pas difficile, par l'intelligence de ce que nous venons de dire et de ce qui nous reste à dire, de comprendre qu'en effet celui qui possède bien l'esprit de ces paroles possède dans sa plénitude le sens de la Loi et des Prophètes.

L'amour de Dieu, qu'est-ce autre chose que la vertigineuse et consciente attraction de l'Esprit par le gouffre adorable qui l'a engendré et qui le rappelle à Lui ! Si l'Esprit avait gardé la pureté première de la Lumière, il n'apporterait aucun retard à cette heureuse réunion finale. Mais sa chute dans la matière lui a imposé une loi dure de progression : la lutte. Et la lutte devient parfois si pénible que la matière l'emporte sur l'Esprit et le retarde dans sa marche incertaine.

C'est ici que doit intervenir dans toute sa force, cette effervescence immédiate de la Foi, la Charité qui consiste à se donner fraternellement la main dans toutes les mêlées de la vie pour se soulager mutuellement du fardeau parfois mortel et permettre à l'individu et au collectif de ne pas oublier dans la misère du corps l'avenir de leur âme.

Une erreur bien cléricale c'est de prêcher l'égoïsme en matière de salut et de croire qu'on peut progresser seul vers le Divin dans l'oubli du progrès de ses frères. L'erreur opposée est une tyrannie perfide nommée dans certains milieux religieux « correction fraternelle » et dont la délation à jet continu alimentée par des moyens peu dignes fait, en somme, tous les frais ; c'est moins féroce que l'Inquisition du moyen âge mais c'en est une forme. Au milieu de ces deux excès siège la vertu modeste qui prêche et corrige d'exemple, elle est peu en honneur et le silence des rares qui la pratiquent la rend encore plus invisible.

En résumé la Foi se complète par la science des lois de l'évolution universelle vers l'Absolu, elle jaillit alors vraiment de la racine de l'Être, elle voit clairement le but qui ne peut être atteint par les collectifs humains, fragments de la plénitude du Verbe de Dieu, destinés à reconstituer cette plénitude dans son intégralité première, qu'en se donnant la main pour le même idéal sur tous les plans de l'univers dans l'amour, c'est-à-dire dans la Charité.

*
* *

La Charité apparaît donc comme la deuxième per-



sonne de cette trinité de vertus justement nommées théologales.

Vue de cette hauteur, la Charité n'est pas un sentiment vertueux, c'est un bélier de combat qui doit forcer les portes du Règne, une chaîne magique qui lie indissolublement au Salut toutes les fragmentations de l'homogène Adam. C'est assez dire qu'en dehors de la Foi il n'y a point de Charité dans le sens réel et évolutif que dynamise l'intelligence.

Le fruit immédiat de la chute a été la tendance promptement invincible du verbe fragmenté à se diviser de plus en plus jusqu'aux bornes hyliques les plus lointaines. Son abaissement dans l'égoïsme fut le châtiment de son orgueil, éternelle leçon d'humilité que l'hermétisme nous donne, afin que nous sachions bien que nous ne sommes pas des verbes de principe mais de relation, et que la condition essentielle de notre évolution vers l'intégralité primitive à reconquérir, c'est l'abdication de tout sentiment d'orgueil et d'autolâtrisme en réparation éternelle de cet originel péché. Voilà pourquoi Jésus-Christ a dit : « Quiconque s'a baisse sera élevé et quiconque s'élève sera abaissé. »

Or (et c'est là une des faces du problème du mal) tout verbe fragmentaire qui ignore cette loi ou la méconnaît garde la tendance première de la chute, qui se manifeste en lui par la soif de se révéler à soi-même dans des émotions affectives de toutes sortes, d'où certaine philosophie a pu dire que l'égoïsme est le mobile prochain ou éloigné de tous les actes humains sans en excepter l'exercice de la charité elle-même. Un acte purement humain est une réalisation

sur le plan palpable d'un idéal plus ou moins élevé, objectivé dans le cerveau par le moyen de la forme extérieure. Il procède des idéaux ambiants, matériaux premiers de la conception idéale individuelle, de l'intelligence qui raisonne cette conception, du corps astral médiateur qui l'irradie et des organes qui la réalisent et en perçoivent les contours. L'acte purement humain est toujours égoïste et diamétralement opposé à l'acte divin parce que l'homme, étant un être fini, ne peut projeter d'idées que par voie réflexe, tandis que l'Absolu les projette par voie directe. Refaire à l'Absolu l'idéal que l'Absolu a naturé, voilà la tâche de l'être humain qui, loin de la remplir en élevant le *moi* fragmentaire au *soi* pléromatique, n'aspire au contraire, dans ses actes, qu'à glorifier son individualité en involuant à son profit quelque chose de la norme ascensionnelle dont il souille le mystère dans les fanges de son *ego*, que cet *ego* s'appelle un homme ou une secte, un individu ou un collectif. C'est ainsi que les théories sont toujours belles, éblouissant les simples toujours trompés et asservis par les sycophantes qui s'en font un marchepied.

Loin de comprendre la loi vraie de la solidarité universelle en ce siècle de syndicats, nous avons simplement déplacé le vice individuel pour en faire un vice collectif.

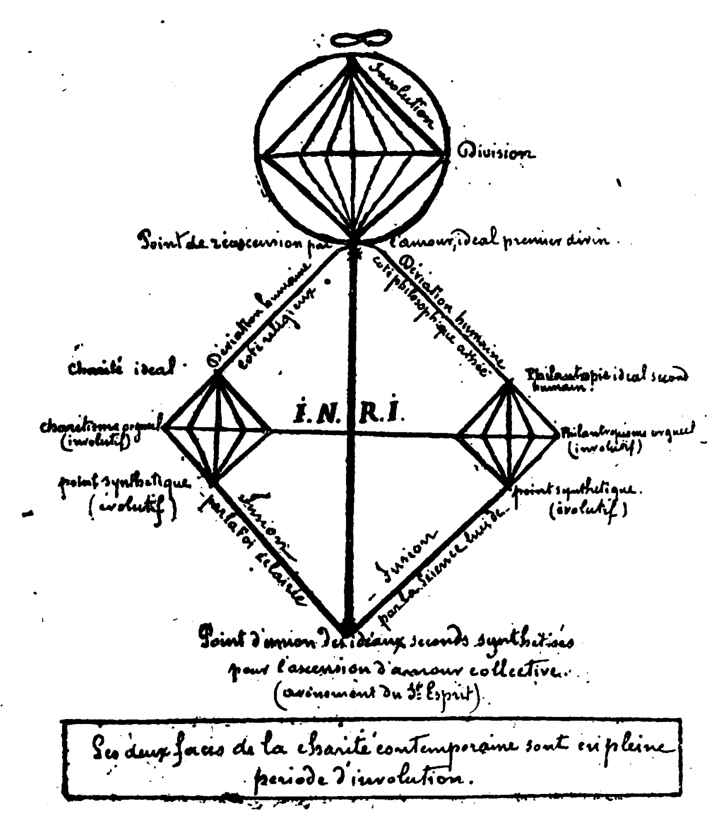
S'il est vrai qu'une âme saine a besoin d'un corps sain, dans une société harmonieuse ou qui se prétend telle, une institution qui doit être vertueuse, c'est bien celle qui a pour but de combattre la misère. De même que dans le corps humain il y a des cellules



de toutes sortes synarchisées en vertu d'une même loi : l'équilibre, de même le corps social doit équilibrer tous ses membres et veiller à la sauvegarde matérielle de ses individus afin de purifier son astralité globale et de préparer par la fraternité l'harmonie de son développement psychique.

Au moins devrait-on s'efforcer de réaliser moralement cette synthèse idéale. Il n'en est rien. L'orgueil humain d'une part, la Foi mal comprise, d'autre part, ont généré ces deux plaies que Balzac appellerait de leur vrai nom : Le *philanthropisme* et le *charitisme*. Mais le plus monstrueux de ces deux ulcères est encore le premier. La marée des *œuvres* nous submerge, et la misère augmente dans des proportions effrayantes. La question économique du capital et du travail mise momentanément à part et la situation prise telle qu'elle est *in globo*, la révélation serait foudroyante d'un statisticien qui, chiffres en mains, montrerait jusqu'à la dernière évidence que le revenu annuel et global des œuvres de toutes sortes également reparti entre les pauvres avérés, serait supérieur à leurs nécessités. Et les pauvres continuent à mourir de faim ! Quel est donc le gouffre qui annihile cette force drainée chaque année par les « œuvres ? » Philanthropistes c'est l'ORGUEIL ; charitistes, c'est l'ORGUEIL. Ce n'est pas pour les pauvres que vous faites des œuvres, mais pour votre orgueil, pour votre vanité, idéal inférieur de votre égoïsme féroce, minotaure hypocrite déguisé de bienfaisance ou de religiosité. Quel être plus odieux qu'un philanthrope, plus encombrant, plus puffiste, plus dur pour les siens, plus injuste

pour son entourage ? Prenez votre part de cela, charitistes qui éclaboussez d'aumône la face de la sainte Charité ! Trouvez plus pécore qu'une dame de charité et j'élargis le pilori des perruches patronnesses de leurs encombrants falbalas. Vicomtesse de T., votre père est mort de misère dans une hutte pendant que vous trôniez dans un bal de bienfaisance ! marquise de B. votre neveu crache ses poumons en jouant du trombone dans les cours pendant que vous paradez dans un bazar de charité ; j'en citerais !



Et vous prétendez exercer la charité ! Serait-ce pas des charbons ardents que vous amassez sur votre tête,



selon la parole sacrée? Songez aux catastrophes qui rétablissent les normes violées au moment même des bénédictions agnostiques et sans doute imprudentes comme le jeu d'un enfant avec le feu.

Le philanthropisme contemporain n'est-il pas un instrument de règne? Quel mérite un prince de l'agiotage a-t-il à fonder un hôpital et à secourir l'indigence qu'il a créée et entretient et n'est-ce pas là pour lui faire la part du feu et s'assurer contre le pillage et les éventualités de l'émeute de ses esclaves affamés? Qu'est-ce que cette armée de ronds de cuir, vermine du philanthropisme officiel qui en dévore les ressources les plus nettes? Qu'est-ce que cette capitalisation énorme et féodale de la charité publique en des bastilles inaccessibles qui appellent un 14 juillet de la pudeur?

Le *Dame de charitisme* est-il autre chose qu'un sport d'un genre particulier très curieux à étudier sur place, si intéressant que la plus petite bourgeoise n'a d'autre idéal que de jouer à la grande dame et d'avoir *ses* pauvres et *ses* œuvres pour qu'on dise autour d'elle : Cette bonne madame une telle! Ses *charités* ne sortent pas de sa poche, néanmoins; elle les tire judicieusement de la poche des autres par des demandes sans discrétion faites avec des fautes d'orthographe à tous ceux qu'elle connaît ou non, sur papier héliotrope à coins dorés; pour les objets confectionnés, ses bonnes surchargées pourraient en indiquer la fabrique. L'ornithologie de la décadence morale d'un peuple a là un type à fixer, tête vide et cœur sec sous un plumage chatoyant d'orgueil, perruche caqueteuse

et immorale qui met aux enchères à son comptoir des noyaux de cerises qu'elle vient de sucer et qu'achète ront des bélitres flirteurs et plus immoraux encore pour en faire faire des épingles de cravate, de jabot plutôt, puisque nous sommes dans l'ornithologie.

Charitistes de toutes sortes, comprenez donc si l'orgueil n'a pas fermé votre entendement à jamais, que la première de toutes vos charités doit viser à la régénération de ceux qui vous entourent immédiatement ; soyez justes, et généreux même, envers vos serviteurs qui sont les membres de votre maison, vos *domestiques* ; que vous doivent-ils si vous les opprimez ? Sauvez du gouffre de la misère vertigineuse vos proches parents, puis vos parents éloignés, puis vos amis et comprenez que si chaque famille riche en fait autant, le pire paupérisme, celui des *déclassés* aura pris fin séché dans sa racine, et alors vous n'aurez plus à lutter que contre le paupérisme vrai, celui des victimes du destin, de la maladie, de la vieillesse, de l'impotence sous toutes ses formes, et ce paupérisme-là, la société pourra en venir à bout parce qu'elle aura décuplé, centuplé ses membres actifs, unis dans la justice et dans l'amour réciproque. *Vox clamantis in deserto !* je le sais. L'orgueil est le plus aride des déserts, et c'est sur son sable mouvant que vous avez bâti votre morale ; la graine ne peut germer dans de semblables sillons ! Que ferait la névrosée contemporaine qui est la dame de charité si on lui retirait la plus piquante de ses poupées : la misère ?

Le charitisme contemporain tire ses ressources d'une seule mine, féconde certes, la vanité. Il draine

l'argent, ce sang social. Il l'immobilise. Il crée un engrenage de réciprocité mondaine tyrannique, source d'injustices cachées et profondes. Il ment au principe en faussant son essence et, par son apparente fécondité, voile la purulente misère et la rend inférieure à la pitié. Il génère et entretient une misère particulière, celle de la famille ; il est une calamité sociale, une véritable lèpre contemporaine. Non pas que quelque bien ne sorte pas de tout ce mal, mais ce bien est impuissant et il est quelconque.

Il me suffit de rendre hommage en passant, sans les nommer, à certaines œuvres vraiment chrétiennes pour montrer que ce fumier même a des coins fleuris et odorants de la bonne odeur de Jésus-Christ. Mais ouvrez les caisses de ces rares œuvres, vous n'y trouverez pas un sou ; ceux que *presse la Charité de Jésus-Christ*, en vérité, sont des imprévoyants sublimes.

La Charité vraie, efflorescence de la foi intelligente a un double objet : l'âme et le corps. Assainir les corps, c'est assainir les âmes, et ceux qui connaissent les lois occultes de la reversibilité savent que l'ingratitude elle-même enrichit la Charité dans ses mérites. La charité, c'est la Foi mise en œuvre par l'union étroite des verbes fragmentaires humains dans l'amour complet et réciproque équilibrant les droits et les devoirs des êtres humains les uns envers les autres en vue d'une évolution plus rapide des grands collectifs spirituels incarnés, vers la réintégration dans l'homogénéité adamique.

La misère et la richesse sont deux gouffres ; le ma-

térialisme naît de celle-ci, l'athéisme sort de celui-là généré par le blasphème qui rend Dieu responsable de l'iniquité de l'homme qui prend son Nom en vain.

Tout chrétien qui ne comprend pas que son devoir est de pratiquer autour de lui la charité intégrale, complète, obscure, dans la foi éclairée et le renoncement absolu, tout chrétien qui fait de la charité un sport, une vanité, un attrait mondain, une gymnastique hygiénique, un foyer de contrastes émotifs, n'est pas seulement un clérical dans le sens étroit et égoïste du mot, c'est un insensé et c'est un malheureux. Quant aux philanthropes, ils ne méritent que la cinglante ironie d'un Balzac et d'un Dickens.

Mais je leur demanderai alors quelle est leur Espérance ? Trouveront-ils sur les lèvres du Christ une parole qui la leur promette ? Qu'ils méditent, malgré leur ignorance, les enseignements de Celui qu'ils nomment leur Sauveur et qu'ils me disent s'il a été promis au vent autre chose que la tempête, aux œuvres du monde autre chose que la vanité du monde et aux trésors amassés un autre destin que celui de la rouille et des voleurs ?

Non, le Consolateur promis par Jésus-Christ n'est pas encore arrivé. Il est loin encore, sans doute, car il doit être l'Amour complet, ce souffle roulant qui intégralisera la suprême assomption de l'Eggrégore des Elus du Verbe. Et c'est de celui-là qu'il a été dit pour la condamnation des proditeurs de la norme ascensionnelle : « *Cum venerit, arguet mundum de peccato et de Justicia et de Justicio !* » (*Jean*, 16, 8.)

La clarté alors sera faite par lui sur l'évolution, son sens et ses moyens.

Est-il besoin pour l'homme de foi d'attendre cette confirmation suprême? Non, tous les grands révélateurs ont annoncé et enseigné la nécesstté absolue de la Charité *complète*, et saint Paul affirme que sans la charité un ange lui-même ne serait qu'une vibration dépourvue de sens.

***

Si donc le sens de la *Foi* est bien compris, si la *Charité* qui en résulte est bien pratiquée, le binaire auguste enfante le ternaire consolant et l'*Espérance* apparaît et rayonne, étoile d'or sur les flots troublés de Maya.

L'Espérance procédant de deux Vertus est une force qui doit pousser victorieusement la nef humanitaire vers le port divin, mais elle ne sera vraiment une Vertu que si elle émane de deux vraies Vertus et non de l'ignorance d'une part et de l'amateurisme de l'autre.

Sans ces trois vertus principales, théologales, que sont les vertus secondaires autre chose que des questions de tempérament en dehors de tout mérite?

Satellites, elles relèvent uniquement de la pratique intelligente du ternaire: Foi, Charité, Espérance et sont stériles hors de son influence suprême.

Que mes frères en Jésus-Christ ne prennent pas un verbe de foi pour des paroles d'anathème; humble étudiant et non pontife, l'auteur de ces lignes est parmi eux le plus indigent de mérites, loin de vouloir les molester il ne veut que les aimer jusqu'à... la vérité et

ne peut que réclamer pour lui l'application de ces paroles du Messie Réintégrateur : « Ma doctrine n'est pas ma doctrine et la parole que je vous ai donnée n'est pas ma parole ».

Gloire en soit à jamais à Jeschua !

Louis Le Leu.

LE MAITRE SECRET

DANS LA FRANC-MAÇONNERIE ÉCOSSAISE

Le grade de Maître Secret est le premier des degrés israélites qui comprennent les 4e, 5e, 6e, 7e et 8e, faisant suite aux grades symboliques et qui sont suivis des grades pris à l'Illuminisme allemand. Le 1er degré symbolise par le sens de son mot sacré le *principe mâle,* le principe viril jouissant de la puissance génératrice (1).

Le 2e symbolise le *principe féminin* (2) en opposition avec le précédent, offrant ainsi les deux termes nécessaires à toute génération que nous présente le 3e degré, symbolisant à son tour cette génération par

---

(1) בעז, se compose de ב, signe paternel et viril et עז, tout ce qui jouit d'une grande puissance génératrice.

(2) יכין de כ, idée de matrice, *ctéis* ; י présente l'idée de féminin ; כן corporalisation, matérialisation, création d'un être physique.

la renaissance d'Hiram dans la personne du nouveau maître (1).

Nous avons donc appris dans ces trois grades que toute chose est le produit de deux contraires et qu'en retour deux termes contraires sont équilibrés par un troisième qui est leur produit.

Le mot secret de Maître secret nous dit que le Iod, le symbole de toute puissance manifestée, le signe de la puissance d'être est le Seigneur Suprême, le grand ressort, si l'on peut s'exprimer ainsi, le créateur de l'Être-Étant, c'est-à-dire de tout ce qui existe (2).

C'est sous une autre forme ce que nous a appris le 3e degré.

Enfin le mot de passe nous dit que le maçon du 4e grade se trouve baigné d'une lumière intense, grâce à l'enseignement que lui a donné le mot sacré (3).

C'est dire qu'il est sur la voie de la découverte de la Parole Perdue au 3e degré du sens du mot de passe du Maître (4) qui s'est égaré dans le cours des siècles étouffé par le fanatisme, les préjugés et l'ignorantisme.

---

(1) מהבן génération ; de מח, principe femelle de la génération, et בן, naissance, extension génératrice.

(2) י־אדני־הוה c'est-à-dire l'Iod (signe de la manifestation potentielle, de la puissance d'être, de l'Eternité, symbole de toute puissance manifestée) est le Seigneur suprême, de l'Etre-Etant (Ame universelle).

(3) ור־דיד, éclat très lumineux, réverbération intense de la lumière.

(4) תובל־קין toute force rayonnante, dilatante, le courant ascendant et descendant de l'Ame Universelle, qui se trouve saisi, aggloméré, condensé par l'Opérateur, ici le M.·..

Alors intervient le signe du grade qui lui recommande de garder le plus absolu silence sur ce qu'il va apprendre.

Nous entrevoyons déjà la découverte que nous allons faire du mot sacré de Rose ✝ Croix qui va nous donner la théorie du secret de la Toute-Puissance de ceux qui sont parvenus à l'Adaptation, puis à la réalisation du Dogme Maçonnique.

Mais notre ambition ne va point jusque là. Epurons d'abord nos sens, élevons nos cœurs, comprenons et pratiquons cet amour envers l'humanité dont on nous a parlé quand nous étions compagnons. Pratiquons la Charité la plus sincère et la plus large envers tous nos frères; pardonnons-leur leurs fautes pour qu'à leur tour ils nous pardonnent les nôtres; soyons doux et humbles de cœur, « cherchons premièrement, comme dit le Christ, le royaume de Dieu et sa justice, c'est-à-dire l'Amour et le Pardon, et tout le reste nous sera donné par surcroît.

Car que sert de recevoir un enseignement philosophique si nous n'étudions point la Morale, et comment étudier la Morale sans la mettre en pratique?

De même que l'homme physique est le produit de la génération physique, de même l'homme moral est le produit de l'idée de Bien et l'idée de Mal, équilibrées par la Conscience.

Et c'est justement ce sens intime que nous devons développer, épurer, c'est là la Véritable Temps que tout maçon doit chercher à édifier. Alors, quand les fondations en seront solidement établies, quand la construction commencera à s'élever imposante et in-

destructible, alors le maçon sera, comme le lui indique son mot de passe, inondé d'une lumière intense, la lumière de la Justice et de la Charité.

Que de difficultés pour arriver à cette perfection! que d'efforts n'avons-nous pas à faire sur nous-mêmes pour vaincre nos mauvais penchants et pratiquer vraiment la Sainte Fraternité!

Mais là où chacun de nous sera faible, unissons-nous pour être forts et corrigeons-nous les uns les autres, donnons des conseils à tous et acceptons en de chacun; ayons entre nous une mutuelle confiance; pratiquons la justice non seulement dans la Loge, mais encore dans la vie profane, non seulement envers nos frères, mais encore tous ceux qui sont hommes comme nous; chassons l'orgueil, la haine et l'envie; répandons autour de nous l'amitié et la charité; AIMONS-NOUS LES UNS LES AUTRES, et ainsi dans la théorie et dans la pratique, nous serons de véritables maçons.

ZEFFAR S∴ I∴

Un curieux cas de médiumnité

M. de N. est atteint d'une affection dont les causes, fort discutées, rencontrent chez les médecins des avis différents. Les symptômes se traduisent par des accidents nerveux : douleurs vives dans la cheville et la jambe gauche, démarche incertaine, douleurs d'esto-

mac, etc. Un sujet hypnotique a dit voir, dans l'état profond de sommeil décrit par M. A. de Rochas, une luxation de vertèbre cervicale. La vertèbre serait déviée de gauche à droite à la suite d'un effort déterminé par un objet très lourd porté sur la tête. Je n'ai pas à insister davantage sur la maladie, qui ne forme pas l'objet de ma communication.

A la suite de demandes et d'évocations mentales, Mme de N. a vu, en somnambulisme, un célèbre spécialiste contemporain que j'appellerai le Dr C.

Différentes expériences ont été faites pour chercher à établir l'identité du Dr C., entre autres la suivante : J'ai suggéré à Mme de N., alors qu'elle venait de nous faire une description exacte de la physionomie du savant défunt (elle n'avait vu aucun portrait de lui), je lui ai suggéré, dis-je, de se rappeler ses traits à l'état de veille. Au réveil, je lui ai placé sous les yeux une page de l'almanach Hachette où étaient représentés le Dr C., ainsi que 15 à 20 autres portraits de mêmes dimensions; les noms étaient effacés préalablement. Mme de N. parcourut vivement du regard les portraits figurés sur la page et, sans hésitation, posa le doigt sur celui du praticien, en disant : « Je viens de voir cette tête-là... oui, c'est bien cela... il est assez ressemblant. »

Cette affirmation est loin de me suffire et ne fournit pas une preuve palpable du fait. La communication de pensées, invoquée si souvent, peut expliquer cette reconnaissance. Là n'est pas le lieu, du reste, de discuter sur ce point, Arrivons aux faits qui suivirent.

— Que faut-il faire pour la guérison de M. de N. ? avons-nous demandé au sujet.

— Le Dr C. me dit que l'on peut apporter au malade de grands soulagements et une forte amélioration à son état par des passes magnétiques effectuées d'une façon particulière.

— Qui fera ces passes ?

— Le médium. Il n'est pas nécessaire pour cela de le plonger dans un sommeil aussi profond.

Quelques jours après cette déclaration, Mme de N. faisait une première passe et M. de N. disait en ressentir d'excellents effets.

— Ne vous étonnez pas, nous avait dit le Dr C., si les passes ramènent chez le malade l'état aigu ; le mieux se fera sentir ensuite.

La Passe

Je vais expliquer la passe de mon mieux. A chaque fois on remarque quelques variantes ; l'action se porte plus particulièrement sur l'endroit le plus affecté ; les douleurs locales et changeantes expliquent la diversité dans l'action.

La passe se divise en deux parties bien distinctes :

Dans la première, le malade se tient debout, vêtu légèrement et présente le dos au sujet.

(Ces dispositions ainsi que celles qui suivent sont, bien entendu, indiquées par le médium.)

Celui-ci applique ses deux mains étendues et rapprochées l'une de l'autre sur la nuque du malade. Les pouces cherchent un instant une position exacte, symétrique par rapport à la première vertèbre qu'ils

pressent légèrement. Après quelques secondes d'arrêt, les paumes des mains se relèvent doucement de telle sorte que celles-ci, très droites et toujours rapprochées se trouvent perpendiculaires à la colonne vertébrale et dans le plan de la ligne des épaules. Les mains descendent alors lentement en suivant les vertèbres et en effleurant du bout des doigts les vêtements. A la hauteur des reins, elles s'arrêtent et se posent à plat sur ceux-ci. Quelques secondes immobiles, elles se relèvent, redescendent de 7 à 8 centimètres, s'arrêtent de nouveau et font ce que l'on pourrait appeler trois extra-courants : elles s'écartent l'une de l'autre horizontalement d'un mouvement rapide, se replacent de chaque côté de la vertèbre (leur place précédente) s'écartent vivement, reviennent, s'écartent une troisième fois et reviennent encore pour s'éloigner du patient, lentement, en retombant pendantes le long du corps du médium.

Les mains sont replacées presque immédiatement à la nuque, effectuent le même trajet, mais cette fois sans arrêts ni extra-courants.

La seconde partie de la passe est plus longue et plus compliquée. Le malade s'allonge sur une chaise, les pieds posés sur un support de 30 à 35 centimètres de hauteur. Le médium exige que les jambes soient nues des pieds aux genoux inclusivement. Les bras du malade sont allongés le long du corps, les mains à plat de chaque côté des cuisses.

Le médium enjambe le patient à la hauteur des genoux de celui-ci, se penche en avant et applique ses mains à plat sur les épaules, les extrémités des

doigts tournées l'une vers l'autre. Il cherche un instant de chaque côté du cou la place exacte des doigts, fait une courte pause, écarte lentement les mains et s'apprête à descendre le long du corps en contournant lentement et symétriquement les deux épaules, en suivânt l'avant-bras, passant par le coude exactement pour s'arrêter aux doigts (entre le médius et l'annulaire). Les mains et les avant-bras du médium sont dans le même prolongement, ce qui nécessite, de sa part, une forte inclinaison du corps. Aux doigts du patient, à la hauteur de la première phalange, sont faits trois extra-courants comme ceux expliqués précédemment. Puis les mains continuent à descendre, dépassent les genoux de 10 à 15 centimètres et s'arrêtent de nouveau. Elles font un quart de tour sur elles-mêmes, la face palmaire vers le médium, remontent lentement sur le dessus de la jambe; elles sont alors verticales les pouces joints; les mains font un autre quart de tour dans le même sens que le précédent et, jointes, remontent entre les genoux jusqu'à 10 centimètres au-dessus, font un troisième quart de tour, c'est-à-dire s'ouvrent, et rejoignent la ligne par laquelle elles étaient préalablement passées en coupant perpendiculairement les jambes. Là, avant de reprendre leur route vers les pieds, elles se retournent brusquement sur elles-mêmes, pivotant autour du doigt moyen afin de reprendre leur position primitive.

Parfois, avant de descendre vers les extrémités, elles se posent à plat serrant les genoux l'un contre l'autre, où elles font encore trois extra-courants. Les



genoux, d'après ce que je viens de dire, sont encadrés dans un rectangle qui se refait trois fois. Les mains du médium passent le long des mollets, légèrement en dessous, entourant trois fois les chevilles par des mouvements circulaires, remontent aux petits orteils sur lesquels sont faits trois extra-courants, gagnent enfin le gros orteil. Le médium se redresse, fait encore deux extra-courants très petits dans le sens vertical puis, arrondissant le dos élève lentement les mains en ayant l'air de tirer à soi un poids de vingt kilos. Cet effort que fait le sujet paraît être important dans la passe, car, tandis qu'il n'a montré aucune trace de fatigue durant le traitement, il effectue ce dernier mouvement avec beaucoup de peine. A la hauteur de la poitrine, ses mains s'écartent, se ferment et retombent le long du corps.

Parfois le médium remonte trois fois des orteils aux genoux en contournant les chevilles en dessous et, au dernier parcours, tient l'extrémité des doigts à 3 centimètres de distance des jambes. Dans ce cas, les genoux ne sont pas encadrés.

Durant le passage des mains sur les parties les plus affectées, celles-ci sont agitées de violents tressaillements.

Manifestation psychique

Le sujet plongé dans le premier sommeil, il suffit d'une ou deux passes pour qu'il soit en communication avec son guide spirituel. Il tourne alors la tête *à droite* et me prévient que le Dr O. est là.

Ce mouvement de tête à droite est très fréquent

pendant les passes magnétiques; on le remarque avant chaque arrêt ou chaque changement de direction des mains.

Dans cet état psychique, alors que la communication est établie, le sujet ne subit plus les suggestions de l'hypnotiseur.

Je lui commande : Venez ici, venez à moi ! Il répond après hésitation : Je ne sais pas... je ne vous vois pas.

Si je dis au contraire : Allez faire la passe ! Il tourne la tête à droite et se dirige rapidement vers le malade dans quelque endroit que celui-ci se trouve.

— Pourquoi ce mouvement de tête à droite ?

— C'est toujours à droite qu'on me parle.

— Voyez-vous quelque chose !

— Je vois une lumière, une lueur.

— Comment est cette lueur, sa forme, ses dimensions ?

Elle a la forme d'un œuf qui reposerait sur le petit bout.

Elle brille d'un éclat blanc jaunâtre ; elle est dégradée. La teinte est plus jaune après la passe parce que je la vois moins facilement. Cette lueur a la hauteur d'une petite personne (14 ans environ).

— De quelle façon s'établit la correspondance entre la lueur et vous ?

— C'est par des vibrations qui partent de l'espace lumineux et se repètent au-dedans de moi.

— Mais comment ces vibrations peuvent-elles vous formuler des idées ?

— Vous ne comprendriez pas... il n'y a pas de mots pour le dire... c'est le langage universel...

— La lumière varie-t-elle d'intensité ?

— Oui, elle est plus vive dans la partie supérieure, puis dégradée vers le bas un peu plus sombre.

— Quelle différence voyez-vous entre les deux réponses : oui et non ?

— Oui, c'est plus clair en haut ; non, c'est plus sombre... je ne peux pas dire... exactement.

— Apparaît-il d'autres couleurs ?

— Des couleurs très variées, tout à l'heure il y avait une teinte lie de vin tout autour qui se dégradait vers le centre. Cela dépend de ce qu'il me dit.

Ainsi donc, en tenant compte de ces déclarations, il y aurait des rapports intimes entre les couleurs et les pensées ? Mais quelles couleurs ? Des vibrations de quel ordre et accessibles à quels organes ? Serait-ce une réponse, encore bien confuse, à l'étude du professeur Dugas parue en octobre dernier dans les *Annales psychiques* : *Y a-t-il, en dehors du langage, une communication de pensées ?*

— Cette tache lumineuse vous apparaît-elle plane ou sphérique ?

— Je ne vois pas d'ombre... elle est plane.

— Peut-elle alors se montrer à vous « sur tranche » ?

— Je lui demande... il dit que oui.

— Eh bien ?

— (Étonnement du médium). Je me suis trompée ; la lueur n'est pas plane, mais vue de côté, elle est un peu moins large que vue de face.

(L'absence d'ombre est logique puisque la tache est lumineuse par elle-même.)

Le médium voit bien *par les yeux*, puisqu'en plaçant les doigts devant, il ne distingue plus rien et cherche à s'élever pour voir par-dessus.

La main formant un obstacle à la vision, il m'a été facile, par des essais répétés, de déterminer très approximativement l'emplacement de la lueur et ses dimensions. Elle se trouve à 30 centimètres de distance du sujet. La partie supérieure est à la hauteur de l'œil et sa partie inférieure à 10 ou 15 centimètres plus bas que l'épaule. Elle a donc environ 30 centimètres de hauteur. Le médium est victime d'une illusion lorsqu'il dit la voir de la grandeur d'une petite personne de 14 ans.

Je citerai, en passant, la réponse du somnambule guérisseur de Benet (Vendée), très connu dans le pays par ses nombreuses cures, interrogé sur son sommeil postérieurement aux faits qui précèdent : « Au moment où je perds connaissance, je vois une lueur électrique (?) ; c'est le dernier fait que je me rappelle. » Le somnambule qui, pendant son sommeil, s'exprime très correctement, a, normalement l'entendement trop borné pour qu'on puisse obtenir de lui d'autres renseignements.

GUSTAVE FERRYS.

L'ÉTAT PSYCHIQUE
D'ALFRED DE MUSSET

PAR E. LEFÉBURE

(*Suite*)

SUPPLÉMENT

L'étude qui précède ayant été suggérée par des renseignements qu'a publiés Mme Martellet, l'auteur des souvenirs les plus intimes et les plus précieux que l'on ait sur les dernières années de Musset, il est tout naturel de reproduire ici ces détails tels que les donnent les *Annales politiques et littéraires*, où ils ont paru.

On trouvera à la suite une excellente notice de G. Méry sur Mme Martellet, et enfin, une lettre très intéressante de Mme Martellet elle-même : elle a eu la bonté de parcourir et d'annoter les pages qu'on vient de lire, et sa lettre, à la publication de laquelle elle veut bien ne pas s'opposer, corrigera ce que cette étude a d'un peu brutal par endroits.

La lettre de Mme Martellet, empreinte d'une délicatesse toute féminine, fait ressortir certaines divergences entre les dires des différentes personnes qui ont parlé de Musset. Au fond, ces divergences sont plus apparentes que réelles, et quelques mots suffiront pour le montrer.

Il est certain que Musset fut ce que Mme Martellet



l'a connu, un être foncièrement charmant, exquis et bon, qui n'eut d'autre défaut que son mérite, c'est-à-dire une extrême sensibilité allant jusqu'à la maladie. Cette sensibilité lui valut d'être, presque toute sa vie, sujet à des crises nerveuses très violentes, qui se compliquaient d'hallucinations singulières, terribles même : celles de Venise, par exemple, où il croyait que George Sand lui versait du poison, que Pagello lui mettait les menottes, ou que sa maîtresse lui enfonçait dans le crâne une longue épingle italienne qu'elle portait dans ses cheveux ; celles encore dont parle G. Méry, quand son propre traversin ne cessait de lui rappeler un pacte jadis conclu et des assassinats commis ensemble. Avant sa mort, dit Mme Martellet, il souffrit « non seulement de son mal, mais encore de tristes pressentiments, d'hallucinations étranges, de cauchemars effrayants et de terribles visions. » (*Annales politiques et littéraires*, 22 août 1897, p. 116.)

Les crises auraient été consécutives à ses fugues : « il restait absent souvent deux ou trois jours... Alors, il revenait hagard, malade, exténué... Et c'est après chacune de ses absences que ses crises le prenaient ». (G. Méry.)

Il est clair que de pareils incidents ne constituaient pas son état de santé habituel, et l'on peut s'expliquer par là les renseignements presque contradictoires des différents témoins, ceux par exemple qui ont trait à son apparence physique. Mme Martellet, en parlant « des dernières années », a écrit : « Dans ce temps-là, mon pauvre maître était devenu bien pâle, bien

décharné ; son pauvre corps, long et mince, était d'une maigreur qui faisait peine à voir, le visage seul avait conservé une grande beauté, augmentée encore par l'éclat de deux yeux que la fièvre illuminait constamment. Ces yeux semblaient immenses, et on avait peine à en soutenir le regard presque surnaturel» (*Annales*, etc., p. 116.)

Elle dit néanmoins dans sa lettre qu'il eut toujours le mois de mai sur les joues, etc., et le tout ne semble pas impossible à concilier, d'autant que Musset, avec la jeunesse et l'élasticité qu'il conserva jusqu'au bout, se transformait pour ainsi dire à vue d'œil ; en février 1857, « particulièrement faible et souffrant », il se leva de son lit avec toutes les peines du monde pour aller dîner chez le prince Napoléon, et revint le « visage heureux, l'air gai et bien portant ». (*Annales*, etc., p. 116.)

Il a donc laissé cette double impression de maladie et de santé, de gaîté et d'abattement, dans l'esprit de ceux qui l'ont connu, de sorte que c'est tantôt l'une et tantôt l'autre impression qui reparaît.

Ici, l'image souffrante évoquée par Mme Colet a réveillé l'image souriante chez Mme Martellet, qui semble du reste pardonner difficilement à l'auteur de *Lui* le mal qu'elle dut faire au poète. Elle, au contraire, Adèle Colin, la bonne Electre aux soins de mère et de sœur, elle défend encore le grand enfant malade contre sa tentatrice, celle qui après l'avoir provoqué se prétendit violentée par lui.

Les souvenirs de Mme Colet l'ont assurément fort mal servie sur ce point : néanmoins son livre de *Lui*



n'est pas à dédaigner sous certains rapports, au jugement de l'un des auteurs qui connaissent le mieux la vie du poète, Paul Mariéton. « Dans son roman de *Lui*, curieux à plus d'un titre (1860), écrit-il, Mme Louise Colet a longuement raconté les passetemps probables du poète, parmi les étoiles du théâtre de la Fénice et leurs amants, durant la réclusion volontaire de George Sand à l'hôtel Danichi. Sans qu'on puisse peut-être s'y trop fier pour les détails, cette partie de son livre laisse une impression de vraisemblance qu'il fallait signaler. Peut-être en tenait-elle le récit du poète lui-même, — qui, comme on le sait, eut un caprice pour elle (*Une Histoire d'amour*, p. 79.)

Le même sentiment ressort assez du reste de *Lui*, toutes les fois au moins que la personne de l'auteur n'est pas trop directement en cause. Ce qu'elle dit, par exemple, des nuances variées de la chevelure du poète, expliquerait l'erreur acceptée par Mme Arvède Barine, sur les prétendus cheveux blancs dont parle un visiteur de Musset.

Mme Martellet hésite à admettre l'histoire de la femme disséquée, dont elle n'a jamais entendu parler ; toutefois, cette histoire remontant à la première jeunesse du poète, alors qu'il fréquentait des étudiants, il est possible qu'à la longue elle ait presque entièrement disparu de sa mémoire : il est possible aussi qu'il n'ait pas aimé à la raconter de sang-froid, sans quelque motif de circonstance, à cause par exemple de la boucherie finale, que Mme Colet n'a pas épargnée à son lecteur.

Tous ces détails plus ou moins opposés entre eux montrent combien il est difficile d'écrire l'histoire, même l'histoire d'un seul homme. En présence de tels obstacles, qui font qu'on n'a jamais trop de renseignements, il n'en faut savoir que plus de gré à Mme Martellet, de son obligeance à mettre à la disposition de tous son riche écrin de souvenirs.

EXTRAITS D'ALFRED DE MUSSET

Raconté par sa gouvernante Adèle Colin

VII

Comme on le verra, par ce que je vais raconter, le nervosisme de M. Alfred touchait quelquefois au surnaturel, et je me suis souvent demandé s'il n'avait point un sixième sens comme un don de seconde vue.

Nous avions comme voisine, dans la rue Rumfort, une femme qui passait pour veuve, mais qui ne l'était pas, puisqu'un beau jour, son mari lui revint, très souffrant et demandant à être soigné. Je me suis toujours dit que cette bonne dame ne devait point tenir beaucoup à guérir son mari, car elle le soigna en depit du sens commun et cela était si visible, que je m'en indignai et entretins souvent mon maître de mes soupçons. Si bien que, souvent, monsieur me disait :

— Eh bien ! le voisin où en est-il ?

Un soir, tandis que monsieur dînait en ville, j'en-



tendis, chez mes voisins, des grands cris, des pleurs. Je m'informai et appris que le pauvre malade venait de rendre son âme à Dieu. J'écrivis aussirôt à M. Desherbier de venir voir mon maître le lendemain, afin de le distraire et pour qu'il ne vît point les tristes spectacles qui suivent la mort, et dont il était toujours très impressionné; je mis ma lettre à la poste et je me couchai. Mais, subitement, au milieu de la nuit, je fus réveillée par la sonnette de la chambre de monsieur, qui tintait avec violence. Je sautai au bas de mon lit et me précipitai chez mon maître.

Jamais je n'oublierai le visage qu'il avait : pâle, convulsé, les yeux agrandis démesurément et regardant fixement le pied du lit.

— Là ! là ! dit-il avec effroi. Un croque-mort !! Le voyez-vous ! il a un drap noir sur le bras ! Ah mon Dieu ! l'entendez-vous. Il me parle, il me dit : « Quand il vous plaira ! »

J'essayai d'élever la voix pour rompre cette hallucination, et pris moi-même la place du spectre; tant que je restai là, M. de Musset ne le vit plus, mais dès que je m'éloignai, la vision revenait chaque fois plus nette. Je ne savais plus que devenir; j'ouvris les fenêtres, mais la vision était toujours là, j'allumai toutes les bougies, mais le spectre ne bougeait pas. Enfin je repris ma place au pied du lit, la vision disparut et M. de Musset put se rendormir. Le lendemain, mon maître raconta son cauchemar avec de grands détails. Puis, au milieu de la conversation, me dit :

— Et à propos, notre voisin, comment va-t-il ?

— Très bien, lui répondis-je ; il est parti à la campagne.

Mais j'ai toujours gardé la conviction qu'en cette nuit-là, M. de Musset avait senti la mort venir chez notre voisin. (*Les Annales politiques et littéraires*, 25 juillet 1897, p. 52.)

VIII

J'ai toujours pensé que le poète possédait un don de seconde vue, dans un temps où les voyants n'étaient pas encore à la mode comme aujourd'hui.

Un jour, alors qu'il était encore bien portant, il se promenait avec deux de ses amis, et tous trois causaient joyeusement, lorsque, passant sous un guichet du Louvre, les deux jeunes gens virent le poète s'arrêter subitement et devenir tout pâle.

— N'entendez-vous pas ? leur dit-il à voix basse.

— Quoi ? qu'avez-vous ? qu'entendez-vous ? reprirent-ils, inquiets.

Et le poète, saisi d'un léger tremblement, ajouta :

— J'entends une voix qui me dit : « Je suis assassiné au coin de la rue Chabanais ! »

Les deux amis partirent de rire :

— Ah ! c'est là ce que vous entendez ! Ce n'était pas la peine de nous faire peur pour une pareille sottise.

Mais M. de Musset demeurait si troublé, si anxieux ; son visage trahissait tant d'épouvante, qu'un des amis proposa d'aller voir si rien d'insolite ne se passait rue Chabanais. On partit, on pressa le pas. Les deux compagnons, pris d'une crainte vague, restèrent



silencieux, tandis que le poète murmurait de temps en temps :

— C'est affreux. J'entends ses cris !

On se dirigeait du côté de la rue Chabanais, lorsque les trois jeunes gens rencontrèrent une civière contenant un homme tout ensanglanté. Ils s'arrêtèrent, interdits, et demandèrent quel était cet homme que l'on emportait. On leur répondit que c'était un malheureux garçon qui venait d'être assassiné au coin de la rue Chabanais et qui avait rendu le dernier soupir. Les trois amis, en proie à une vive émotion, suivirent le cortège funèbre jusqu'au commissariat, mais aucun d'eux ne reconnut le mort.

Quelle était la voix que M. de Musset avait entendue? Quel était ce mystère ? Personne ne le sut jamais. Mais il est certain qu'il se passa là quelque chose de surnaturel qui confond notre raison.

Un autre phénomène bien inexplicable, dont ma sœur, Mme Chardot, et moi fûmes témoins, nous impressionna vivement. C'était au temps de la dernière maladie de M. de Musset; jamais je n'oublierai l'émotion que nous eûmes ce soir-là, et j'ai encore les moindres incidents de cette étrange aventure présents à la mémoire.

Mon maître, qui n'avait point reposé du toute la nuit précédente, dont l'estomac était à peu près vide comme sa pauvre tête, s'était, sur la fin du jour, assoupi dans un large fauteuil. Ma sœur et moi étions entrées sur la pointe des pieds dans la chambre, pour ne point troubler ce repos si précieux, et nous nous assîmes en silence dans un coin, où nous

nous trouvâmes dissimulées par les rideaux du lit. Le malade ne pouvait nous apercevoir, mais nous le voyions très bien, et je contemplais avec peine ce visage de souffrance que je savais n'avoir plus longtemps à regarder. Maintenant encore, quand je veux me rappeler les traits de mon maître, je les vois tels qu'ils m'apparurent ce soir-là. Les yeux fermés, sa jolie tête penchée sur le fauteuil, et ses longues mains, maigres, pâles, d'une pâleur déjà de mort, croisées sur ses genoux dans une crispation presque douloureuse. Ma sœur et moi nous taisions toujours, et la chambre, éclairée seulement par une faible lampe, semblait entourée d'ombres fantastiques et répandait cette tristesse particulière des chambres de malade. Tout d'un coup, nous entendîmes un grand soupir : Monsieur venait de se réveiller, et je vis ses regards se porter sur la sonnette qui se trouvait placée auprès de la cheminée, à quelques pas du fauteuil. Il voulait évidemment sonner, et je ne sais quel sentiment me retint clouée à ma place. Toutefois, je ne bougeai pas, et mon maître, ayant horreur de la solitude et la croyant autour de lui dans la chambre, se leva, se dirigea vers la sonnette dans l'intention bien évidente d'appeler quelqu'un, mais, fatigué déjà par cet effort, il retomba dans le fauteuil sans avoir avancé d'un pas. C'est à ce moment que nous eûmes une surprise qui nous épouvanta. La sonnette, que le malade n'avait pas atteint, s'agita comme tirée par une main invisible et, instinctivement, au même moment, ma sœur et moi nous nous saisîmes la main, nous interrogeant anxieusement.

— As-tu entendu?... As-tu vu? Il n'a pas bougé de son fauteuil!

A cet instant, la bonne entra, demanda innocemment :

— Monsieur a sonné!

Cette aventure nous jeta dans un trouble extraordinaire, et si je n'avais pas eu ma sœur avec moi, j'aurais cru à une simple hallucination, mais toutes deux nous *vîmes* et nous fûmes trois à attendre. Il y a bien des années que tout cela est passé, mais j'ai encore dans l'oreille l'impression sinistre de ce coup de sonnette tintant dans le silence de la chambre.

Je finirai ces tristes souvenirs en racontant une dernière aventure dans ce genre.

Nous avions, au-dessus de nous, un appartement habité par Mlle d'Artigo, excellente musicienne et dont le talent ravissait souvent le poète. Il l'écoutait toujours dans un recueillement religieux, car il avait la passion de la musique, et les morceaux joués par cette jeune fille lui plaisaient particulièrement. Malheureusement, cette pauvre Mlle d'Artigo était malade de la poitrine et elle mourut six mois avant ce que je vais raconter :

Un soir, M. Paul et moi soignons notre pauvre malade, alors bien près de sa fin. Sa respiration était pénible et son cœur le tourmentait de petites souffrances aiguës et rapides, lorsque, tout à coup, il leva sur nous des yeux extasiés, et quoique la maladie l'eût rendu sourd depuis quelques jours, il s'écria :

— Oh! la divine musique que j'entends là-haut!

Et, joignant les mains, il me dit :

— Allez la remercier, dites-*lui* de jouer encore, de jouer toujours.

Mon pauvre bien-aimé maître s'imaginait que Mlle d'Artigo jouait encore « sa divine musique » comme autrefois, à l'étage au-dessus, mais cette fois, c'était du ciel qu'il l'entendait, car la chère demoiselle était morte, et mon grand poète, mon bon maître l'y rejoignit, pleuré toujours par moi, et je prie le bon Dieu tous les jours qu'il y soit heureux.

Mme Vve MARTELLET.
(ADÈLE COLIN.)

(*Les Annales politiques et littéraires*, 22 août 1897, pp. 116 et 117.)

LA GOUVERNANTE D'ALFRED DE MUSSET

A deux pas de l'Élysée, dans une vieille maison de la rue de Duras, au premier étage, un appartement trop bas de plafond...

Dans la plus grande pièce, qui sert de salon, une vieille dame est assise, devant un bureau, près de la fenêtre à rideaux blancs, qui donne sur la rue.

Autour d'elle, des journaux, des brochures. Sur les murs, des estampes et des photographies. Plusieurs portraits d'Alfred de Musset. Un portrait d'Émile Augier.

. . . .

Mme Martellet cause admirablement, avec une sorte



de gravité souriante, qui attire le respect, mais ne fait rien pour l'imposer. Il y a de la grande dame dans cette modeste femme du peuple.

Si je vous répétais tout ce que j'ai retenu de notre conversation, les quatre pages du journal n'y suffiraient point. Et peut-être n'oseriez-vous pas vous en plaindre, car rien n'est plus captivant que les souvenirs d'Adèle Colin sur la vie intime de l'auteur des *Nuits*.

Aussi bien, ces souvenirs, Adèle Colin, sur les conseils de notre confrère Adolphe Brisson, s'est décidée à les écrire. De longs extraits ont déjà paru dans un périodique. Bientôt l'ouvrage entier paraîtra en volume — et c'est précisément à l'occasion de cette publication que j'étais venu rendre visite à la vieille gouvernante de Musset.

. . . .

Comment l'avez-vous donc connu ? demandai-je ?

— J'étais couturière à la journée. Depuis trois ans déjà, je travaillais presque toutes les semaines chez Mme de Musset... Un soir, Alfred rentra malade, la face congestionnée, délirant. On l'étendit sur un lit. On appela le médecin. « Il faut le laisser, dit le docteur. Vers minuit, je viendrais le saigner. » Là-dessus, il partit. La mère se désolait, pleurait, affolée dans un fauteuil. J'allai dans la chambre de monsieur. Je le déshabillai. Je lui mis des sinapismes. Bientôt, les yeux, injectés de sang, reprirent leur aspect ordinaire. La face se décongestionna. Quand le médecin revint, le malade dormait. Mais de mauvais cauchemars agitaient son sommeil. On me pria de le veiller.

J'habitais alors avec ma sœur. Je la fis prévenir que je ne rentrerais point... La nuit suivante, je couchai encore chez Mme de Musset... Et, comme les crises de monsieur étaient très fréquentes, je finis par rester à demeure dans la maison... Plus tard, quand monsieur n'habita plus chez sa mère, je le suivis... Je l'aimais beaucoup. Je l'ai aimé ainsi dès le premier moment, parce que je le sentais à plaindre... « Ma bonne Adèle, me disait-il parfois, je sais qu'*ils* veulent m'interner dans une maison de santé... *Ils* profiteront d'un de mes accès... Pourtant, tu le vois, en dehors de ces accès, je suis calme... Quelle affreuse pensée : la maison des fous ! »

Chaque fois qu'il me tenait ces propos, je me gendarmais : « Non, Monsieur, on ne fera pas cela... Je m'y opposerai... Je ferai tant de bruit qu'*ils* n'oseront pas ! » — « Ma pauvre Adèle, que pourras-tu faire, toi, toute seule, contre une famille liguée contre moi ? » — « J'irai, Monsieur, trouver l'empereur, s'il le faut. »

Mme Martellet s'attendrit un instant à ces souvenirs ; puis, reprenant :

— Jamais un mot n'avait été prononcé devant lui de ces intentions de sa famille. Musset les connaissait pourtant, et il ne m'écouta point, lorsque j'essayai de lui prouver qu'il se trompait. Il avait très réellement le don de double vue.

J'en ai déjà cité des exemples dans les *Annales politiques et littéraires* que vos lecteurs connaissent, puisque vous les avez reproduits dans votre *Écho du Merveilleux*. Je pourrais vous en citer cent autres. La

vie de Musset était une perpétuelle hallucination. On a dit que ces hallucinations étaient produites par l'absinthe... Je n'en crois rien. Musset ne buvait point... Du moins, chez lui... Que faisait-il dehors ?...

Il restait absent souvent deux ou trois jours... Alors il revenait hagard, malade, exténué... Et c'est après chacune de ces absences que ses crises le prenaient.

Une nuit, il m'appelle.

— Adèle, me dit-il, veux-tu me rendre un service ?... Prends mon traversin et donne-moi le tien... Le mien ne cesse de me parler. Il m'affirme qu'il a conclu un pacte avec moi, que nous avons commis des assassinats ensemble... C'est insensé, mais je ne puis échapper au cauchemar... Je lui donnai mon traversin. Il s'endormit.

Mais la plupart du temps, ces hallucinations correspondaient à des réalités. Un soir, vers six heures, un de nos voisins meurt. Je n'en dis rien à monsieur, pour ne point l'effrayer. Vers le milieu de la nuit, il m'éveille : « Adèle, viens, il y a un croque-mort dans ma chambre. » — Où voyez-vous donc un croque-mort, Monsieur ? » — « Là, au pied de mon lit... Je t'en prie, mets-toi devant lui... merci... Je ne le vois plus... Quelques minutes plus tard, je quittai la place où je m'étais accoudée.

Immédiatement, le croque-mort reparut. Je dus, toute la nuit, me tenir debout au pied du lit. Monsieur avait fini par s'endormir. Mais, sans doute, il continua, en dormant, le rêve commencé... — Le lendemain matin, il me dit :

« Comment va notre voisin ? » — « Mais assez bien, je crois, il est parti pour la campagne, il y a deux jours. » — « Ne me trompe point, Adèle, notre voisin est mort, j'en suis sûr. »

Mme Martellet me conta une foule de traits de ce genre, dont plusieurs plus extraordinaires encore... Puis elle m'assura, car elle est quelque peu spirite, que, souvent, depuis la « désincarnation » du poète, elle avait obtenu de lui des « communications ». Mais je parlerai de cela un autre jour.

GASTON MÉRY.

(*La Libre Parole*, jeudi 21 octobre 1897).

LETTRE DE Mme MARTELLET

Paris, le 29 octobre 1897.

MONSIEUR,

J'ai reçu la brochure que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser pour avoir des renseignements...

Quand on me parle de mon bien-aimé poète, on est toujours sûr de m'intéresser. — Je vais vous dire simplement, comme je sais écrire, ce qui est la vérité. Cette vérité vous la trouvez dans ses œuvres. Vous les interprétez comme elles doivent l'être à propos de ce que vous cherchez. J'ai tout lieu de croire toutes les réflexions que vous faites à ce propos.

Oui. Il fut un halluciné, dans les moments de fièvre



surtout. Je le considérais comme un homme à double vue. Je ne pouvais pas avoir une pensée qui lui fût cachée. Et depuis sa mort j'en ai eu des preuves bien plus frappantes. J'écrirai cela dans mes souvenirs que je vais reprendre pour qu'ils paraissent en un petit volume.

Quant aux renseignements que vous avez pris auprès de femmes qui, après la mort d'Alfred de Musset, eurent le triste courage d'exhaler leur rancune, chacune dans un livre que je n'ai jamais pu lire entièrement :

George Sand écrivit *Elle et Lui*. De celui-là, Mariéton vient de faire bonne justice. Je ne dis rien de plus.

Mme Louise Colet a écrit *Lui*. Tant pis pour elle.

Vous citez souvent des faits qu'elle a racontés. Il n'y a pas un mot de vrai.

Le poète connut Louise Colet, *née Révoil*, quand il fut reçu à l'Académie. Elle le trouva en sortant de l'Institut, le fit prier de la recevoir afin qu'il voulût bien lire des vers qu'elle venait de faire à propos de *Petit Bourg*. M. de Musset, toujours bon, consentit à faire cette lecture qui, je crois, obtint une récompense de ladite Académie.

Il s'établit, à la suite de cela, entre ces deux personnages, des relations assez suivies, — qui ne durèrent pas longtemps. Cette dame, encore fort belle, n'eut pas l'heur de plaire longtemps au poète.

Il fut difficile de rompre cette liaison, et d'après ce que j'ai su, s'il y eut *violence* comme vous nous le contez, ce ne fut pas le poète qui violenta l'autre.

. . . .

Lisez, Monsieur, la romance de *Suzon* qui l'aima pendant huit jours...

« Cette adorable poésie n'a pas été écrite sans cause, et la cause, la voici dans toute son étrange saveur :

Musset était en villégiature chez des amis de son oncle. Charmant charmeur, entouré déjà d'une auréole de renommée, il passait en vainqueur laissant tomber de ses lèvres des strophes passionnées qui caressaient les femmes comme une amoureuse déclaration.

Une jeune fille se prit si bien à ce ramage d'oiseau bleu, qu'éperdue, elle vint un soir dans la chambre de Musset, toute pâle de désirs dans sa robe blanche, les lèvres entr'ouvertes pour un baiser, et portant dans ses cheveux une rose prête à s'effeuiller.

Au lieu d'ouvrir les bras, le poète tomba à genoux, il admira les beaux cheveux, mais ne les dénoua pas, il respira la rose, mais n'en arracha pas les pétales parfumés ; il serra les mains de l'imprudente, il lui parla longtemps tout bas, s'adressant à son âme sans vouloir prendre son corps.

Pendant huit nuits elle revint ramenée par l'amour, pendant huit nuits, il eut le courage de résister, estimant que profiter de pareil affolement serait une vilenie déshonorante pour lui, et comme épitaphe il écrivit *Suzon* ».

Ceci est imprimé dans la *Lecture* en 1889.

Musset à cette époque était jeune ; il lui eût été facile

sans violenter personne de profiter de l'occasion. Il disait en parlant de cette affaire :

« Eh bien ! oui, je l'ai laissé au gîte, le bonheur, mais je ne m'en repens pas, quoiqu'on m'en raille. »

Musset n'a jamais vu dans la femme qu'un sujet d'adoration, qu'elle eût quinze ans ou cinquante. Il respectait les jeunes filles au delà de tout ce qu'on pourrait imaginer.

Mme Colet a vu un homme pâle, décharné. C'est absurde. Même en sa dernière maladie, il n'était pas maigri : quand je l'ai pris sur mes bras pour le mettre dans le bain de gélatine, si j'ai pu le faire, c'est parce qu'il dit à son frère : « Elle seule me mettra dans le bain, *elle le pourra* ». Ce fut pour moi un mot magique qui me donna la force de le mettre dans la baignoire, de l'y maintenir et de le remettre dans le lit. Son frère ne pouvait pas comprendre comment j'ai pu, je me le demande moi-même. Ce fut une force surnaturelle, car, je vous le répète, il n'était pas maigri. M. Buloz vint le voir après sa mort, il le trouva si beau, il pleura et dit : « Je l'aimais comme mon fils. »

Quand Musset était malade, il restait chez lui. Il ne se montra jamais l'*œil atone*, comme l'a vu Mme Colet. Quand il sortait, il était correct. Il ne laissait jamais voir un homme délabré, comme l'a vu Mme Colet.

Je regrette, Monsieur, de vous parler si souvent de cette femme, qui montre son dépit d'avoir cessé de plaire.

Je ne vis jamais, ni quand mon cher poète était en

santé, ni quand il fut malade, aucun des enfants de Mme Colet.

Recevez, etc.

A. Vve Martellet.

P. S. — Oui, Monsieur, Alfred de Musset conserva *le mois de mai sur les joues*. Il n'eut jamais de cheveux blancs.

J'ai encore une grande mèche de cheveux d'Alfred de Musset. J'en ai donné souvent, mais il m'en reste encore qui conservent l'odeur de sa tête.

Adèle Colin.

BIBLIOGRAPHIE

Guillaume de Fontenay. — *A propos d'Eusapia Paladino ; les séances de Monfort l'Amaury* (25-28 juillet 1897) ; *compte rendu, Photographies, Témoignages, Commentaires*, in-8°, xxx-300 p., avec 9 pl. photogr.

Voici l'un des livres les plus propres à convaincre les sceptiques obstinés ; tout s'y trouve réuni : enregistrement scientifique de faits positifs, critique vive et humoristique des entêtements officiels, polémique alerte, science mathématique, théories ingénieuses, bonne foi entière et parfaite courtoisie dans la discussion.

Ecoutez cette apostrophe aux aveugles de parti pris : « Ce qui vous effraie, c'est d'assister sur le déclin de vos jours à l'agonie de cette Foi nihiliste, que l'on donna pour compagne à vos dix-huit ans et que vous aimez, comme on aime sa jeunesse, de toute la force de vos souvenirs !



« Ce que vous redoutez, c'est l'obligation de détruire la maison où reposa votre âge mûr et la perspective de mourir sans abri, avant d'en avoir pu construire une plus belle !

« Ce que vous abhorrez, enfin, c'est la honte de vous être trompés et d'avoir dit orgueilleusement : je sais tout ! quand vous saviez... peu de chose !

« C'est de ces trois lâchetés, Messieurs, qu'est faite votre prudence ; décorez-la du titre de scientifique, soit. Mais alors expliquez-nous ce qu'il y a de scientifique à récuser des faits ! »

Le livre contient le compte rendu des phénomènes (lévitations, mouvements d'objets sans contact, apparitions partielles), produits par Eusapia Paladino devant un certain nombre de personnes parmi lesquelles des savants de marque tels que MM. Camille Flammarion et le colonel de Rochas. Puis viennent de très curieuses observations sur le médium lui-même, où se trouve pressentie et indiquée (pp. 169 et 170), pour le lecteur perspicace, la source physiologique de presque tous les phénomènes en spiritisme. A noter aussi tout le chapitre VIII, excellente étude, et très documentée, sur les bornes assignées aux perceptions visuelles si auditives.

Le chapitre IX, esquisse une intéressante théorie dynamique de la matière, que l'auteur définit, à l'instar d'une certaine école-bouddhiste : *du vide qui s'agite.* Il passe de là à cette conclusion, que dans l'Univers, *la quantité de mouvement ne change pas ;* ou « un mouvement produit un seul instant ne peut plus s'éteindre sans donner naissance à une égale quantité de mouvement ». C'est, je crois, une des propriétés les plus caractéristiques de la Lumière astrale. Par l'analyse infinitésimale, M. de Fontenay fait constater la place minime que tient la matière dans le monde, où elle ne serait qu'une sorte de scorie : autre théorie occultiste. Nous applaudissons de tout cœur à de telles œuvres d'avant-garde, heureux de voir que la tradition sainte sait se trouver partout des porte-paroles sincères, savants et loyaux.

SÉDIR.

*
* *

EMILE GIGLEUX. — *Les Frissons de l'ombre.* — Chez Edmond Girard. Tirage à petit nombre.

Ce recueil est le troisième que nous donne ce poète encore jeune qui est aussi un philosophe et un savant.

Je n'ai malheureusement pas qualité pour faire acte de critique littéraire ; mais, en lisant ces pages, je n'ai pu m'empêcher d'admirer combien l'initiation est puissante au cœur des artistes et des poètes. Emile Michelet a fait autrefois d'ingénieuses études sur les fondements kabbalistiques de la beauté, où il arrivait à la même conclusion que l'esthète Gary de Lacroze, disant que la Beauté, la *Tiphereth*, c'est le Mystère. M. Gigleux possède intuitivement cette notion, et il le déclare dès la première page de son recueil.

Une autre intuition, c'est ce titre d'une des parties de son livre : *Œuvres de magie et d'orgueil ;* je souhaite de tout mon cœur que M. Gigleux comprenne de plus en plus combien la magie est liée à l'orgueil ; pour faire un peu de symbolisme, je lui rappellerai ici que le *six*, nombre de cette Tiphereth, que son patient effort pénètre peu à peu, est représenté dans le jeu hermétique du Tarot, par un jeune homme conseillé à droite et à gauche par deux femmes, et qu'un Eros va percer d'une flèche. Certaines pièces de ces *Frissons*, *les Gemmes*, *l'Orient défunt*, *l'Heure inneffable, les Nuits aphrodisées*, et bien d'autres, dont l'énumération serait trop longue, révèlent une faculté rare de contemplation et de vision intérieure. M. Gigleux peut prendre la route de gauche, ou celle de droite, ou comme disait le vieux Ruysbroeck il peut rester chez lui ou sortir. S'il demeure dans le logis clos, augmentant sans cesse ses trésors avec l'amour d'un antiquaire, il deviendra cet antiquaire, savant et fin mais que la vieillesse rendra sceptique ; s'il sort, en lui-même et de lui-même, quel que soit alors le sentier qu'il gravisse, son œuvre sera grande et féconde.

SÉDIR.

*
* *

Albert FLEURY : *Impressions grises.* — « Librairie de l'Art Indépendant », 2 francs.

Voilà un livre qui porte bien son titre. La tristesse plane au-dessus de toutes ses pages. Ce n'est point une de ces tristesses qui éclatent en sanglots, en cris déchirants, mais une tristesse contenue et enveloppante qui vous pénètre et vous dissout. Elle est comme l'âme dolente des êtres et des choses et du poète surtout. Elle évoque le souvenir angoissant de certaines pages de Macterlinck ou la tristesse plus douce de Verlaine. Elle n'est point coupée d'éclaircies joyeuses ; seul son aspect

change. Elle est tour à tour calme, mélancolique, langoureuse, douloureuse, poignante. Les attentes vaines, les déceptions, les départs, les exils, les oublis, la fuite des choses : voilà la matière du livre, de ce livre où rien n'est accusé, où tout est estompé, comme fugitif, et où la langue souple, bien rythmée et bien nuancée, est adéquate aux idées et aux émotions.

JACQUES BRIEU.

*
* *

Spiritualisme et spiritisme, par le docteur Georges SURBLED, préface de Mgr MÉRIC, professeur à la Sorbonne. 1 vol. in-12. Prix : 3 francs. (Ancienne maison Charles Douniol. P. Téqui, successeur, 29, rue de Tournon, Paris.)

Ce livre a la prétention de démontrer que les spirites ne croient ni à Dieu ni à l'immortalité consciente de l'âme. L'auteur ne connaît malheureusement que très imparfaitement le sujet qu'il a entrepris de traiter. Il ignore les différentes écoles spirites, les points qui séparent les écoles occultistes des spirites et il cite naïvement l'excellent Dr Baraduc comme un des chefs du spiritisme, ce qui doit être bien désagréable au Dr Baraduc, qui ne veut appartenir à aucune école. Je m'étonne que le préfacier, qui passait jusqu'à présent pour connaître ces questions, n'ait pas salué les premiers d'ignorance, qui font de ce mauvais volume un pavé de l'ours pour ses propagateurs.

PAPUS.

LA FÊTE NATIONALE

EN L'HONNEUR DE

JEANNE D'ARC

La Chambre est appelée à se prononcer sur le projet d'une fête nationale en l'honneur de Jeanne d'Arc — projet déjà voté par le Sénat en 1894.

Or, pour affirmer le sentiment national, il ne suffit pas

d'un décret du gouvernement. — on décrète la victoire, on ne décrète pas un culte civique, — pas plus qu'on n'en fait un monopole.

Le culte de la libératrice doit donc émaner de l'initiative individuelle et familiale, par l'élan spontané des nationaux de toutes les familles de citoyens, composant la grande famille française.

Déjà des milliers de signatures ont couvert les pétitions recueillies et demandent cette fête. On peut dire que l'idée de Jeanne d'Arc est dans l'air.

Depuis quelques années, en effet, la jeune et sublime héroïne semble vouloir, de nouveau, habiter parmi nous. La France, reconnaissant enfin sa coupable ingratitude envers elle, veut montrer à tous sa bonne volonté, et manifeste son désir de la recevoir en lui donnant la place qu'elle mérite dans le culte civique rendu à nos gloires les plus pures et les plus sublimes.

Ce salutaire mouvement — pourquoi ne pas l'avouer — est certainement le résultat de ce que les amis de Jeanne d'Arc ont fait pour elle depuis plusieurs années, mais peut-être aussi est-il providentiel à cette fin de siècle où tant d'esprits cherchent à voir et à se rendre compte, pour satisfaire ce besoin de l'idéal qui est en eux.

Tout heureux de constater *ce pas en avant* vers cette jeune fille, instrument admirable et docile de la divine Providence dans les destinées de la France, beaucoup, des admirateurs de Jeanne, redoutent cependant la tendance que l'on aurait à localiser, à rapetisser ce mouvement, en le détournant de sa véritable voie, en le faisant coterie ou chapelle fermée !

Jeanne d'Arc, pour eux, doit être à tous, car Elle a été pour tous, et, si Elle vient de nouveau parmi nous, ce n'est certes pas seulement pour être érigée en statue sur les places publiques ou reléguée dans un coin d'église. Ce qu'Elle veut, ce n'est pas ce culte formaliste qui absorbe le corps — la partie matérielle — sans éclairer l'esprit. Ce qu'Elle demande, c'est d'être efficacement dans les esprits et dans les cœurs !

Elle ne peut dépendre de tels ou de tels. Sa vraie place est dans *l'esprit* du citoyen français pour y opérer son œuvre. Son véritable sanctuaire, son autel spirituel, est aussi dans *le cœur* de ce citoyen pour, de là, rayonner dans la famille et, *effectivement*, dans toute la nation.

Jeanne d'Arc, *la Sublime éclairée*, *l'Idéal vivant de l'Esprit français* reparait pour faire revivre, en nous, cet esprit qui s'en va !

L'esprit de jouissance et d'égoïsme a remplacé l'esprit de sacrifice, de dévouement et de solidarité, qui a fait nos ancêtres français, a engendré le patriotisme, l'idée de foyer et de Patrie !

Eminemment française, modèle de toutes les vertus — à l'état d'héroïsme — on peut affirmer que la jeune libératrice du territoire français envahi, a bien été — *elle seule* — l'instrument de cette libération, modifiant et changeant, sous une *direction spirituelle supérieure*, tout ce qui était contre elle et contre la France ; on peut affirmer que, contrairement à ce que sont ordinairement les autres généraux, cet incomparable *chef de guerre* n'a pas été une partie de la victoire, mais bien toute la victoire.

Jeanne d'Arc, la fille du peuple, qui commande au roi, de par Dieu, Jeanne d'Arc, la victorieuse, Jeanne d'Arc, la martyre — qui en appelle à l'Eglise universelle — demande, aujourd'hui, que tous cherchent à la connaître, étudient sa conduite et ses exemples, afin d'arriver à pratiquer à son imitation, la soumission de la *volonté inférieure* à la *volonté supérieure* — divine — qui relève le moral abattu, le courage défaillant et retrempe les esprits et les cœurs pour les luttes à soutenir.

C'est dans cet ordre d'idées, et pour arriver à un résultat *pratique* et *bienfaisant pour tous*, que ces amis dévoués de Jeanne d'Arc, depuis longtemps travaillant à établir son culte dans les esprits, travaillent maintenant à la formation d'une Ligue, d'une Fédération, d'un Comité qui, sous la bannière de Jeanne d'Arc, dirigé par son esprit, prendra le nom de *Comité national indépendant*.

— Pourquoi ce nom ?

L'œuvre accomplie est nationale, la réparation et la glorification doivent être nationales. Le Comité doit donc être *national*.

Il doit être aussi *indépendant*. Vouloir, en effet, faire distinction de parti, de confessions ou de cultes, lorsqu'il s'agit de patriotisme, ne peut être raisonnable, car il ne peut y avoir de dissidents, ni d'hérétiques, ni d'athées lorsqu'il s'agit de la patrie. Tous, malgré les événements et les influences néfastes, doivent avoir la foi dans ses destinées.

Réunir donc tous les Français, sans exception, en cette idée, sous la bannière de Jeanne d'Arc, leur permettre de se voir dans des réunions partielles, conférences, concerts, les solidariser, les préparer, les disposer à la grande fête officielle, voilà le but proposé, car

cette fête sera alors la fête de tous les cœurs français, la fête de la famille et des jeunes filles, la fête des écoles, la fête de l'armée, la fête des artisans et des cultivateurs (vive labeur !), la fête des pauvres, la fête du peuple, la fête aussi de la délivrance de la France, 1429-1436-1450.

Quels seront maintenant les moyens du Comité ?

Pour aimer, il faut connaître : pour connaître, il faut lire, étudier, écouter et penser. L'esprit éclairé, entraîne le cœur à pratiquer et fait aimer, imiter. Le Comité aura donc, tout d'abord, pour but d'instruire et de mieux faire connaître Jeanne d'Arc, en la présentant sous ses *différents aspects*, afin que tous puissent en retirer des avantages moraux.

Par les conférences avec projections, par les livres sur la jeune héroïne, la musique inspirée par cette épopée glorieuse et douloureuse, par les reproductions artistiques, tableaux, statues, gravures, objets d'art, souvenirs de toutes sortes, le Comité propagera davantage encore le culte *effectif* de Jeanne d'Arc.

Pour remplir cette tâche *impartiale*, *générale*, *nationale et désintéressée*, le groupe des amis de Jeanne d'Arc fait appel à tous les Français et à toutes les Françaises de bonne volonté.

Sous un Comité général, on formera des Comités partiels d'hommes et de femmes, dans la même ville — et en province. — Le but et les moyens seront les mêmes partout.

Inspirés par l'esprit de Jeanne d'Arc, les actes de dévouement et de désintéressement amèneront sûrement l'esprit d'union, de résolution, qui sera la force, l'énergie et la vitalité de ces différents centres.

En attendant, il serait à désirer que, dimanche 8 mai, jour anniversaire de la délivrance d'Orléans, commencement de la libération du territoire français, on fêtât à Paris, comme on le fait en province, dans plusieurs villes, le souvenir de notre jeune héroïne, en *pavoisant les maisons et en illuminant le soir*.

Cette simple et paisible manifestation, en l'honneur de Jeanne d'Arc, ne sera-t-elle pas déjà un trait d'union patriotique manifestant la bonne volonté des citoyens de la ville de Paris ?

Les personnes désireuses d'adhérer au Comité en formation, n'ont qu'à écrire à l'un des délégués du groupe, ou, seulement, à donner leur nom et leur adresse aux zélateurs et zélatrices chargés de propager l'idée, ou à M. Chessé (M.), artiste peintre, 7, rue de Colysée, Paris.



Association Domestique Horticole

d'Ollainville-Arpajon (Seine-et-Oise)

Société anonyme au capital de 100.000 francs, divisé en 200 actions de 500 francs.

Exposé

M. Denéchère père possède, à un kilomètre d'Arpajon, un domaine d'une étendue de dix hectares, d'un seul tenant, d'une forme très régulière, de 500 mètres de long sur 200 mètres de large, borné d'un côté, sur toute sa longueur, par la grande route d'Arpajon à Ollainville.

Ce domaine se compose d'une maison d'habitation de huit pièces, de servitudes diverses, d'un grand jardin, et d'un magnifique bois de trois hectares. Ce domaine est situé sur la hauteur, dans un air très pur. Il est éloigné de plus de 500 mètres de toute habitation. L'habitation la plus voisine est un château avec vastes dépendances.

Arpajon est une jolie petite ville de 3.000 habitants, à 37 kilomètres de Paris; elle est traversée par une rivière, et desservie par le chemin de fer de Paris à Orléans (gare d'Austerlitz), et par un tramway à vapeur partant de Paris (Odéon).

Emploi du Capital

Achat du domaine.	30.000 francs.
Construction d'un bâtiment pour loger 60 personnes	40.000
Mobilier	10.000
Matériel horticole et cheptels . .	10.000
Fonds de roulement	10.000
Total. . .	100.000 francs.

Les Actions

Les actions ne rapportent aucun intérêt.

Une action donne le droit d'habiter le domaine pendant 3 mois chaque année;

Deux actions donnent droit à 6 mois d'habitation;
Trois actions donnent droit à 9 mois d'habitation;
Quatre actions donnent droit à habiter le domaine indéfiniment.

Le Travail

Le travail est facultatif.

Tout travail fait dans l'intérêt de l'Association est exécuté en commun, par groupes librement formés, et en séances courtes et variées, présidées par le chef de groupe désigné par les travailleurs.

Ce travail est rémunéré à raison de trente centimes l'heure, par des *bons* délivrés par le Comité directeur élu. Ces *bons* sont repris par l'Association jusqu'à due concurrence pour le paiement des fournitures courantes, nourriture et entretien. Ils sont réglés chaque mois, et l'excédent non absorbé est payé en argent.

Direction

L'association est régie par un Comité directeur élu par les sociétaires. Elle a : pour base, l'attraction, c'est-à-dire l'amour; pour moyen, le travail exécuté en commun; pour but, le bien-être de ses membres.

Base de répartition

Les profits, après toute la dépense collective payée, sont répartis dans la proportion suivante : 5 douzièmes au travail; 4 douzièmes au capital; 3 douzièmes au talent.

Une somme est prélevée, chaque année, pour faire face aux éventualités de l'avenir.

Orphelins

Autant que possible, l'Association s'adjoindra une douzaine d'orphelins des deux sexes, six garçonnets et six fillettes, âgés de 10 à 13 ans, qu'elle considérera comme ses enfants, et auxquels elle inculquera les idées de large tolérance qui distinguent les Phalanstériens, ainsi que les spirites et les spiritualistes qui ont adhéré implicitement ou explicitement au Congrès spirite international de Paris, de 1889.

Les Adhérents

Les Adhérents seront convoqués, par lettres indivi-



duelles, à se réunir à Paris, afin de nommer le premier Comité directeur, qui aura pour principale mission de diriger et de surveiller les travaux de construction et d'installation. Il indiquera les banques où les fonds devront être versés, dans quelle proportion et dans quel délai.

Adresser les adhésions, d'ici fin avril prochain, à M. Denéchère père, rentier, rue Beaujolais, 9, à Paris.

AVIS

A VENDRE : quatre cents ouvrages (environ 500 volumes différents), rares, par les auteurs maçonniques les plus célèbres des XVIII[e] et XIX[e] siècles.

Ecrire à M. Rosen, 9, rue Chappe, Paris, pour recevoir renseignements et catalogues.

Parmi ces nombreux ouvrages maçonniques et occultes, nous signalons les suivants :

Abrégé de l'histoire de la franc-maçonnerie. Londres, 1779, in-8.

Bazot. — La Morale de la franc-maçonnerie, 1827, in-12, Codes des francs-maçons, 1830, in-12; Manuel du franc-maçon, 1835, 2 vol. in-8.

Bédarrides. — L'Ordre maçonnique de Misraïm, 1845, 2 vol. in-8.

Bessuchet (J.-C.-B.). — Précis historique de l'ordre des F.·.-M.·. avec biographie des plus célèbres F.·.-M.·., 1829, 2 vol. in-8.

Bonneville — Les Jésuites chassés de la F.·.-M.·., 1788, in-8, l'Esprit des religions, 1792, 2 vol. in-8.

Boubée. — Etudes historiques et philosophiques sur la F.·.-M.·., 1854, in-8; Souvenirs maçonniques avec notice historique, 1866, in-8.

Daruty (Emile). — *Recherches sur le rite écossais ancien accepté... origine et instruction de la franc-maçonnerie*, 1879, in-8.

Des Etangs. — Archives de la F.·.-M.·., où les secrets et travaux de tous les grades. 1821, in-8 ; Œuvres maçonniques : initiations, cérémonies, installations, 1848, in-8.

Enoch. — Le Vrai Franc-Maçon, 1773, in-8 ; Lettres maçonniques, 1774, in-8.

Findel (J.-G.). *Histoire de la franc-maçonnerie*, 1866, 2 vol. in-8.
Galiffe. — La Chaîne symbolique : origine, développements et tendances de l'idée maçonnique, 1852, in-8.
Gc fin. — Histoire populaire de la F.·.-M.·., 1862, in-8.
Grand-Orient. — Etat du Grand-Orient, 1804, 4 vol. in-4.
Guon. — Lettres critiques et philosophiques sur la F.·.-M.·., 1835, in-8.
Jouaust. — Histoire du Grand-Orient de France, 1865, in-8 ; Histoire de la franc-maçonnerie en France, 1878, in-8.
Jubé. — Recueil des actes du Suprême Conseil de France (1806-1830), 1832, in-8.
Kauffmann et Charpin. — Histoire philosophique de la F.·.-M.·., 1850, in-8.
La Tierce. — Histoire et statuts des F.·.-M.·., 1742, in-8.
Laurens. — Essai historique et critique sur la F.·.-M.·., 1806.
Marconis. — Le Panthéon maçonnique, 1860; Le Rameau d'or d'Eleusis, 1861 ; La Tribune maçonniquc, 1866.
Moreau de Marseille. — L'Univers maçonnique, 1837, in-8 ; Précis sur la F.·.-M.·., 1855, in-8.
Occultes (Sciences). — *Recueil des dissertations sur les apparitions, visions, songes :* l'abbé Lenclet Dufresnoy, 1878, 4 vol. in-12 (*Le Grand Grimoire, la magie noire, arts magiques*), in-12 ; — *La Poule noire ou la Poule aux œufs d'or*, 760, in-12 ; — *Révélation d'outre-tombe*, Cahagnet, 1856, in-12 ; — *Alliance religieuse universelle*, Henri Carle, 1860, in-8.
Péraud (l'abbé). — *L'Ordre des Francs-Maçons trahi et le secret de Moys révélé ;* Amsterdam, 1745. — *Les Francs-Maçons écrasés; l'Abbé Larudon;* Amsterdam, 1745, in-8, 15 pages.
Ragon. — Hermès ou Archives, 1818-1819, in-8 ; Cours des initiations anciennes et modernes, 1841, in-8 ; Orthodoxie maç.·., Maçonnerie occulte, 1853, in-8 ; Rituels (15) 1860, in-8 ; Thuileur général ou manuel de l'initié, 1860, in-8 ; la Messe, 1880, in-8.
Rebold (Em.). — Histoire générale de la F.·.-M.·., en France, 1851, in-8. — Histoire des trois GG.·. LL.·. des F.·.-M.·. en France, 1864, in-8.
Robin (l'abbé). — Initiations anciennes et modernes, 1779, in-12.
Thory. — Histoire de la fondation du G.·. O.·. de France, 1812, in-8 ; Actalatomorum, 1815, 2 vol. in-18.
Tschoudy. — L'Etoile flamboyante ou la F.·.-M.·. sous tous les aspects, 1766, 2 vol. in-8.
Vie de Joseph Balsamo (le comte de Cagliostro) ; 1791, in-8.
Journaux maçonniques, français et étrangers.

Le Gérant : Encausse.

TOURS. — IMP. E. ARRAULT ET Cie, RUE DE LA PRÉFECTURE, 6.



Union Idéaliste Universelle

Notes and Queries, S. M. Gould à Manchester (N. H.) U. S. A.

Frie ord, A. Sabro à Christiania (Norwège.)

Nordisk Frimurer-Titenda, Alb. Lange à Christiania (Norwège).

Die Religion des Geistes, Fertung, Herrengasse, 68, Budapest (Hongrie)

Nuova Lux, 82, via Castro Pretorio à Rome (Italie).

Luz astral, 6, passage Sarmiento à Buenos-Ayres (République Argentine).

L'Initiation, 10, avenue des Peupliers, Paris.

El-Hadirah, 19, rue de la Kasbah, Tunis.

JOURNAUX ET REVUES OCCULTISTES

RECOMMANDÉS SPÉCIALEMENT

LANGUE FRANÇAISE

L'Initiation (revue mensuelle), 10, avenue des Peupliers, Paris.

Le Voile d'Isis (journal hebdomadaire), 5, rue de Savoie, Paris.

L'Hyperchimie (revue mensuelle), 19, rue St-Jean, Douai (Nord).

HERMÉTISME, ALCHIMIE

La Thérapeutique intégrale (revue mensuelle), 10, rue de Savoie, Paris

MÉDECINE HERMÉTIQUE, HOMŒOPATHIE

(Va paraître incessamment.)

Matines (revue mensuelle), 42, rue Fontaine-Saint-Georges, Paris.

LITTÉRATURE ET ART

LANGUE ANGLAISE

The Morning Star. Dépositaire, Chamuel, 5, rue de Savoie, Paris.

(Peter Davidson, Loudsville, White C°, Georgia, U.S.A.)

LANGUE ESPAGNOLE

Luz astral (hebdomadaire, à Buenos-Ayres (République Argentine), 6, pasage Sarmiento.

La Nota Médica, Fuencarral, 26, Madrid.

LANGUE ITALIENNE

Il Mondo Secreto.

Luz (revue mensuelle), 82, via Castro Pretorio, Rome

LANGUE TCHÈQUE

Sbornik pro filosofii a okkultismus, à Prague (Bohême), Puch majerova Ul 36.

AVIS IMPORTANT. — Tous nos confrères ci-dessus cités et ceux qui voudraient être cités sont priés de reproduire *in extenso* cette liste.



Principaux Ouvrages recommandés pour l'étude de l'OCCULTISME et de ses applications

---

CONTEMPORAINS

F.-Ch. Barlet	L'Évolution de l'Idée. L'Instruction Intégrale.
Stanislas de Guaita . .	Le Serpent de la Genèse. Le Temple de Satan. La Clef de la Magie noire.
Papus	Traité méthodique de Science Occulte Traité élémentaire de Magie pratique. La Science des Mages.
A. Jhouney	Ésotérisme et Socialisme.
René Caillié	Dieu et la Création.

CLASSIQUES

Eliphas Lévi	La Clef des Grands Mystères.
Saint-Yves d'Alveydre	Mission des Juifs.
Fabre d'Olivet.	La Langue hébraïque restituée. Histoire philosophique du genre humain.
Albert Poisson.	Théories et Symboles des Alchimistes.

LITTÉRATURE

Jules Lermina	La Magicienne. A Brûler.
Bulwer Lytton	Zanoni. La Maison Hantée

MYSTIQUE

P. Sédir.	Jeanne Leade. Jacob Bœhme et les Tempéraments Les Incantations.

TOURS, IMP. E. ARRAULT ET Cie.

